

TABLE DES MATIÈRES

PRÉAMBULE	iii
REMERCIEMENTS.....	v
RÉSUMÉ	vi
TABLE DES MATIÈRES	vii
LISTE DES FIGURES	ix
LISTE DES TABLEAUX	x
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER	
RECHERCHE D'IDENTITÉ, BESOIN DE COMPRENDRE : MOI, AU CENTRE DE MES QUESTIONS EXPÉRIENTIELLES.....	7
1.1 Naissance de ma pratique d'intervenante en prévention des toxicomanies auprès des jeunes en milieu scolaire	8
1.2 Faits saillants sur le portrait jeunesse reliés à la toxicomanie.....	12
1.3 Mon expérience et mes observations de la problématique de la consommation de drogues chez les jeunes	16
1.3.1 La pratique dans mon milieu scolaire	16
1.3.2 Mon regard sur l'environnement humain.....	19
1.3.3 Le partenariat entre les ressources	23
1.4 Construction identitaire et identité professionnelle	25
1.5 La dimension singulière dans l'identité professionnelle.....	27
CHAPITRE II	
CHOIX MÉTHODOLOGIQUES.....	32
2.1 Démarche de recherche	32

2.1.1	La recherche heuristique : au cœur de ma démarche	34
2.1.2	La recherche autobiographique.....	38
2.2	La collecte des données.....	40
2.2.1	Journal de recherche.....	41
2.2.2	Récit de pratique	42
2.2.3	Lieu de parole dans le groupe de la maîtrise.....	44
2.3	Analyse des données	45
CHAPITRE III		
	DÉVELOPPEMENT DE MON EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE COMME INTERVENANTE EN TOXICOMANIE EN MILIEU SCOLAIRE	51
3.1	Phase 1 : L'initiation à la vie professionnelle : de la solitude au silence (1993- 1996)	53
3.1.1	Absence de lieu de parole	61
3.1.2	Absence d'ouverture	64
3.1.3	Ma petite vie personnelle tranquille.....	66
3.2	Phase 2 : la mouvance, le passage, de l'intérieur vers l'extérieur (1997-2000) ..	67
3.2.1	Apprivoisement au lieu de parole	76
3.2.2	Ouverture à mon intériorité.....	77
3.3	Phase 3 : La boucle, l'émancipation (2000-2003)	78
3.3.1	Lieu de parole.....	83
3.3.2	Ouverture	88
3.3.3	Reconnaissance	89
CHAPITRE IV		
	LES ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT D'UNE NOUVELLE PRATIQUE ET MA CONSTRUCTION IDENTITAIRE	91
4.1	Les enjeux d'une nouvelle pratique	92
4.2	La trame de fond dans ma construction identitaire	98
4.3	Processus de recherche et formation.....	104
	CONCLUSION.....	107
	BIBLIOGRAPHIE.....	110

LISTE DES FIGURES

Figure 1	Interrelation et séquences des processus de recherche heuristique, selon P.E. Craig, 1988	35
----------	--	----

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1	Proportion des jeunes recensés qui ont consommé au court des 12 derniers mois précédent l'enquête	13
Tableau 2	Âge moyen d'initiation à l'alcool et au cannabis.....	13
Tableau 3	Fréquence de consommation hebdomadaire au court des 12 derniers mois précédent l'enquête	13
Tableau 4	5 consommations d'alcool et plus lors de la même occasion	14
Tableau 5	Drogues les plus populaires chez les jeunes	14

INTRODUCTION

Le passage

Et moi, seule
Corridors infiniment longs et sombres
Perdue dans le devoir sans connaître l'objet de la leçon
Solitude apprise
Rejet imposé de l'intérieur
Goutte d'eau, fleuve glacé
Perdue, oubliée, souffrance intérieure

Soudain, éclatement
Éveil, souffle nouveau
Alliés, force du groupe
Reflet de l'importance
Sollicitation de l'aide
Renforcement de l'importance et reconnaissance de l'acte
Exploitation, renforcement du potentiel
Réception de la marchandise, accessibilité de l'offre
Acquisition du renouveau, stimulation de poursuivre
Combustible et flamme jaillissante
Le flambeau prend forme
La ressource est plus grande que l'individu
Tout se porte, tout grandit, tout renaît, tout vie
Impossible de détruire, le souffle est vie
La base est mise, le sol réclame, la terre est riche, humide et verte
Fleurissante, butinée par des abeilles qui pollinisent
Petits cocons se forment ailleurs réclamant aide et soutien
Tous cherchent, tous veulent, solitude partagée
La ressource vit
Je suis la ressource

Pourquoi moi, pourquoi me choisir
Je suis si insécure, instable
« Non, non, relève-toi
tu as bâti, tu as construit
suite au conquis, aux conquêtes, aux batailles, aux meurtrissures, au sang
puis simplement, ce n'est plus que toi, c'est le tout
le tout de toi, le toi du tout

le tout en toi, le toi en tout
de toi, du tout »

Josée Ruest
22 novembre 2002

Ce texte s'est écrit un soir qui traduit bien où j'en étais dans ma réflexion profonde. C'était au début de ma démarche de recherche à la maîtrise, moment où mes réflexions soulevaient une rétrospective de ces 8 ans passés à œuvrer dans un milieu scolaire. Cette démarche de recherche était devenue le passage nécessaire pour accéder à une autre étape de ma vie, à un renouvellement souhaité. Je devais opérer ce tournant, tournant constitué d'événements passés qui ont influencé mon développement professionnel, ma construction identitaire. Je savais que cette construction ne s'était pas faite comme ça, que j'avais agi et réagi avec mon environnement et que mon adaptation, mes réajustements et mon élan s'étaient pris en influence avec des systèmes, qu'ils soient scolaires, sociaux ou autres.

J'ai choisi de faire une recherche heuristique et autobiographique basée sur ma pratique d'intervenante en prévention de la toxicomanie en milieu scolaire, pratique que j'ai exercée 10 ans, soit de 1993 à 2003. La recherche heuristique permet au chercheur de répondre à une quête intérieure dans le but de trouver le filon afin de résoudre un problème ou une question qui le tenaille (Graig, 1988). Des questions intérieures, j'en avais. Entre autres, je questionnais constamment ma compétence, mon initiative, ma créativité, éléments que je croyais posséder et qui restaient, à mes yeux, éteints.

Même si je fais référence à une histoire passée, mes écrits recueillis dans un récit de pratique et l’empreinte de mon expérience restent des outils fondamentaux. La recherche heuristique permet d’explorer cette expérience sous toutes ses formes, d’explorer à partir de ce que je vis, ressens, comprends et saisis, puis m’amène à communiquer le sens propre et authentique de cette expérience vécue. Dans le premier chapitre, je développe sur ces questions qui m’habitaient, qui me tenaillaient. Je vous les livre sans censure, le plus honnêtement possible puisque c’est dans l’authenticité que j’ai découvert les filons de ma construction identitaire et mon développement professionnel.

Si j’aborde ici la notion de construction identitaire, c’est que je sous-estimais à quel point ces années de ma vie comme intervenante étaient importantes et formatrices dans mon déploiement professionnel. Mon identité professionnelle s’est construite en grande partie sur cette extraordinaire expérience.

Plusieurs instruments de collecte des données furent nécessaires pour faire une rétrospective de cette expérience, soit par l’écriture dans mes cahiers que j’appellerai mes journaux de recherche, l’écriture de mon récit de pratique, entrecoupés de mes réflexions, de mes moments de silence et de périodes de latence. De plus, le partage de ces expériences à travers des lieux de parole, majoritairement avec le groupe de maîtrise, furent de bons déclencheurs sur l’ouverture de mes zones ombragées. Dans le second chapitre, je présente ces instruments tout en les situant dans le courant de la recherche heuristique et autobiographique.

Dans le troisième chapitre, je développe sur l'analyse de mon cheminement où ressortent 3 phases importantes dans mon développement et ma construction identitaire vécue au cours de cette pratique d'intervenante en toxicomanie : la phase du silence, la phase de la mouvance et la phase du déploiement. De plus, je constate à quel point il est primordial pour moi de ne jamais rester seule à porter des problématiques et des mandats complexes; il est également essentiel de s'associer avec des partenaires qui ont la même visée, les mêmes préoccupations et avec qui il est possible de construire et de faire évoluer et changer les choses. C'est dans le dernier chapitre, le quatrième, que j'élaborerai davantage sur ma construction identitaire et sur les enjeux du développement d'une nouvelle pratique professionnelle.

Le partage de ce récit de pratique, de la démarche autobiographique et heuristique m'oblige une certaine mise à nue. J'ai longtemps hésité avant d'ouvrir sur ces zones, ces ombres par peur d'être jugée. Il est question ici de mon expérience propre et il n'est aucunement question de juger autre personne ou système que moi-même. Je parle ici de moi, de ma réalité, de mon expérience, de ma construction. Aujourd'hui, je suis prête à dévoiler les racines dont j'ignorais même la nature et la matière. J'ai accueilli et pardonné, à moi et aux autres, les choix et les limites qui nous ont composés.

Avant de débiter, j'aimerais partager une chanson que j'ai écrite et chantée lors d'un spectacle en novembre 2002, le « psychoshowsio », où plusieurs auteurs, compositeurs ou interprètes se sont donnés sur scène. Naïvement, je me suis laissée aller au jeu de l'art en

laissant monter des mots, mots qui permettaient de me situer dans ma quête et que j'ai collés sur l'air de la chanson *Ordinaire* de Robert Charlebois. La voici.

Ordinaire

Je suis une fille ben ordinaire
Des fois, j'ai pu l'goût de rien faire
J'fumerais du pot, boirais d'la bière
Chanterais des tounes avec JP
Mais faut que j'pense à ma carrière d'intervenante
J'travailles dans drogue au Paul-Hubert

Vous voulez que je sois superwomen
Si vous saviez comme j'me sens seule
J'peux pu dormir, j'suis trop nerveuse
Quand je chante, j'me comprends un peu mieux
Mais s'métier là c'est dangereux
Plus on en donne, plus on en veut

Quand j's'rai tannée d'faire les corridors
J'm'inscrirai à l'université pour mieux me comprendre
C'est là que j'me sentirais tout nue
Me dévoilerai, me mettrai à nue
De toute façon, y'en aura d'autres plus jeunes, plus fous
Qu'interviendront su'l'tas comme nous

Le pire c'est que j'aime ma job, j'suis ben contente
Tout ce que je veux c'est que ça clique
J'me fout pas mal des critiques
Se sont des ratés sympathiques
J'suis pas une fuckée psychédélique
Ma vie à moi, c't'un peu toxique

Si je fais ça, c'est pour qu'on m'entende
Quand j'prends la parole, c'est pour me défendre
J'aimerais bien me faire comprendre
J'voudrais faire le tour du Québec
Avant de partir et qu'on m'oublie
Laisser ma trace, dire c'que j'ai envie

Autour de moi, y'a des problèmes
La peur, la dope et la misère
J'voudrais qu'on se r'garde aller un peu

C'est pour ça qu'on est là et qu'on en veut
J'suis pas une intervenante populaire
J'suis rien qu'une fille ben ordinaire, ordinaire

CHAPITRE PREMIER

RECHERCHE D'IDENTITÉ, BESOIN DE COMPRENDRE : MOI, AU CENTRE DE MES QUESTIONS EXPÉRIENTIELLES

*Quand on se parle à demi-mots, on ne se comprend qu'à moitié
Dicton populaire*

Que de souvenirs... Les qualificatifs sont nombreux et paradoxaux. Comment les énumérer en restant objective et juste ? Souvent, je suis confuse, baignant dans des sentiments contradictoires, voire extrêmes, les uns des autres.

Les souvenirs auxquels je m'attarde ici sont reliés en majeure partie à ma courte expérience de vie professionnelle. Courte, car le temps file à une vitesse fulgurante. Courte, car j'ai l'impression de n'avoir fait que passer. Courte, car je m'arrête ici aux 10 dernières années. Courte, parce que cette expérience m'a paru éternelle...

À 34 ans, je me dis que le bilan et le portrait de cette trajectoire sont nécessaires afin d'établir mes assises. En fait, c'est plutôt pour mieux comprendre, saisir et bien élucider cette trajectoire. Je veux réfléchir, prendre un moment d'arrêt et m'abandonner dans ma propre expérience en y étant présente. Je veux simplement nommer ce qui m'habite et en faire un récit, une vérité, ma vérité, celle que je porte. Je me plais de plus en plus à exercer cette ouverture sur moi-même, à prendre le risque de découvrir des zones que je n'avais jamais vues ou même nommées. Ce qui émerge me surprend parfois. J'ose même dire que

ça me fait du bien. La rencontre avec moi-même face à moi-même, face à l'autre et face à mon expérience professionnelle ne me laisse pas sans peurs, au contraire, j'y suis habitée. Ces peurs, de plus en plus conscientisées, que j'associe à la découverte de ma vulnérabilité, m'invitent à me découvrir davantage, à connaître mes zones de confort et d'inconfort, délimitant mes limites et apprivoisant qui je suis dans mon ensemble pour ainsi mieux m'accueillir.

Pour faire cette démarche de réflexion sur ma pratique professionnelle (l'intervention préventive en toxicomanie auprès d'adolescents en milieu scolaire), je dois être attentive à ce qui s'est passé pendant ces 10 ans passés. Cette présence sera centrée sur moi, car je veux explorer et laisser émerger ce qui m'a habitée et guidée tout au long de cette extraordinaire expérience. Je veux aussi me centrer sur l'impact que cette expérience a eu sur moi.

1.1 Naissance de ma pratique d'intervenante en prévention des toxicomanies auprès des jeunes en milieu scolaire

La vie... c'est ce qui se passe... pendant qu'on se demande ce qu'on va faire dans la vie!
Auteur inconnu

J'ai 25 ans, nous sommes en 1993. Premier vrai travail dans mon domaine. Je me souviens du premier jour où je suis entrée, sac au dos, avec le mandat de faire de la prévention en toxicomanie dans 8 écoles secondaires de 1^{er} cycle (élèves âgés entre 11 et 13 ans). Parachutée, comme une quinzaine d'autres intervenantes dans les régions du Bas-Saint-Laurent/Gaspésie/Iles de la Madeleine, j'avais un mandat de prévention, mandat mal

défini, sans support apparent, ni aide, avec pour repères ma propre expérience de consommation (...!), ma formation collégiale en techniques de travail social (1989) et mon certificat universitaire en animation de petits groupes (1991), et la ferme volonté d'œuvrer dans ce domaine.

Faisons un peu d'histoire, ramenons-nous à la fin des années 1980. La drogue était reconnue comme étant un fléau chez les jeunes, faisant des ravages avec son lot de conséquences. Il y avait des volontés politiques de mieux comprendre le phénomène. On décida donc de se pencher sur la question, et d'investir au niveau de la recherche, dans le financement de programmes et dans l'octroi de ressources répondant aux besoins des jeunes et des adultes. Les orientations ministérielles pouvaient se lire sous ce libellé :

En novembre 1989, le gouvernement du Québec créait le Groupe de travail sur la lutte contre les drogues, connu aussi sous le nom de comité Bertrand. Ce comité avait pour mandat de faire l'inventaire et l'analyse des actions nécessaires pour lutter contre les drogues et d'élaborer de nouvelles stratégies visant l'information, la prévention, la répression et la réadaptation. (site web du Comité permanent de luttes à la toxicomanie)

En 1994, suite aux recommandations que contenait le rapport Bertrand, l'Est du Québec fut couvert par cette initiative ministérielle d'instaurer des éducateurs en prévention de la toxicomanie dans les écoles secondaires. Ce programme, initié depuis 1991 par le ministère de l'Éducation dans les écoles des grands centres, était justifié et attendu. Cependant, l'implantation fut tout autre. Les intervenants embauchés dans la plupart des Commissions scolaires du Bas-St-Laurent et de la Gaspésie furent laissés pour compte, sans véritables balises, rendant l'espérance de vie des programmes douteuse. Le manque de formation, de soutien, d'encadrement, de concertation et la précarité des emplois ont

engendré la fermeture de postes ou la réorganisation des services en prévention de la toxicomanie et ce, au grand désarroi des intervenantes et avec tout ce que cela implique. Beaucoup de questions restèrent sans réponses, beaucoup de besoins demeurèrent incombés, beaucoup de frustration était vécue par les intervenantes.

Avec pour trame de fond cette réalité régionale que j'ignorais, mais que j'ai comprise peu de temps après mon embauche en 1993, je devins, à 25 ans, intervenante itinérante dans 8 écoles à 17 heures/semaine, sans bureau attitré, sans véritables collègues ni partenaires de travail. Je me souviens du malaise vécu à chaque fois que je pénétrais dans un établissement scolaire. En fait, je me sentais seule. J'allais jusqu'à douter de l'efficacité de ce programme compte tenu des conditions dans lesquelles je me trouvais. Je me sentais dans une jungle, prédatrice des consommateurs et de la drogue, mais sans en saisir les raisons... Je sentais grandir en moi l'incompétence; mon estime de moi-même faiblissait puisque l'image que j'avais de moi, de mes interventions ne me plaisaient pas. En fait, j'avais des besoins : ceux de comprendre le phénomène présent, ceux de travailler avec les gens, entre autres l'équipe école et ce, afin de renforcer mon sentiment d'appartenance. Je cherchais à répondre à leurs besoins, ceux reliés à leur vision de la prévention des drogues chez les jeunes, tout en essayant de rencontrer les objectifs de mon mandat : « mener des activités de prévention, d'information, de formation et d'aide auprès des élèves, et ce, dans un esprit de partenariat et de concertation avec les différents agents et agentes d'éducation et de la communauté environnante de l'école » (Ministère de l'Éducation, 1998). Ces différents agents ne se manifestaient guère. Je me suis résignée à exercer mon mandat à la fois stimulant et lourd, me fiant à mon bon sens, à mes expériences personnelles et à la

courte formation préparatoire de 4 jours reçue lors de notre embauche. Quelques personnes m'ont accordé leur aide, leur collaboration et le partage de stratégies. Mais c'était insuffisant! En fait, j'ai compris assez rapidement que ce sujet, disons-le « tabou », était évité par la majorité des acteurs. La prévention de la toxicomanie était devenue « mon affaire, ma responsabilité ». Je ne croyais pas que c'était mon affaire, car pour moi, c'était l'affaire de tous; malheureusement, peu de personnes se manifestaient, très peu de gens s'avançaient. Quels étaient donc les besoins du milieu? Que dire? Je les supposais! Alors la croyance et la confiance que j'avais en moi concernant l'actualisation de mon potentiel ont été mises à dure épreuve. Je me sentais bien isolée, faible. J'étais aussi en colère parce que ça ne me ressemblait pas. J'avais le goût de me battre, de dénoncer cette injustice. Pour moi, le temps devait faire son œuvre et je me promettais bien qu'un jour, on ferait la démonstration que je n'invente pas ce malaise. Ce jour, consciemment, était loin. Heureusement, je me savais de nature patiente.

L'année suivante, je suis passée de 17 heures de travail hebdomadaire pour 8 écoles de 1^{er} cycle du secondaire, à 24 heures pour une seule école de 2^{ème} cycle du secondaire (2600 élèves de 14 à 17 ans environ). J'avais de meilleures conditions de travail puisque je faisais partie de l'équipe des services aux élèves, *les psychosociaux*. Cette nouvelle pratique me donnait une force d'impact, car par mes actions je pouvais, en quelque sorte, compléter les objectifs poursuivis par l'équipe, soit de contribuer à développer un milieu sain, de faire la promotion de la santé à travers des activités de prévention et de sensibilisation et ce, avec l'aide des partenaires. Encore là, ce n'était pas gagné! Je n'étais pas satisfaite de ce qui se passait. Un blocage subsistait, blocage que je ne pouvais décrire, ni même comprendre. Je

n'étais pas convaincue de l'impact recherché, avec une confiance en moi ébranlée. La drogue et les jeunes étaient un sujet complexe et malheureusement toujours tabou. L'image que les jeunes me projetaient était qu'il n'y avait pas de problème. Les jeunes ne voulaient pas être identifiés à cela, car pour eux, la consommation d'alcool et de drogues n'était pas problématique. On la reliait au contraire au plaisir, à la liberté, à l'appartenance au groupe, au prestige et au pouvoir. Alors l'écart entre leur perception de la chose et celle prônée par le système scolaire était large. Mon opinion était aussi partagée.

1.2 Faits saillants sur le portrait jeunesse reliés à la toxicomanie

Voici quelques faits saillants qui permettent de mieux comprendre le phénomène des drogues et les jeunes, tiré du « Portrait jeunesse, travaillons ensemble... tout au long du parcours », de la Régie régionale de la santé et des services sociaux du Bas-St-Laurent, 2002. En résumé, on y dit ceci.

La problématique

Les jeunes ont de multiples occasions de consommer de l'alcool et d'autres drogues. Certains en consomment pour s'affirmer, pour prendre confiance en eux, pour soulager des émotions intenses ou pour se sentir acceptés par leur groupe d'amis.

La consommation et l'abus d'alcool et d'autres drogues ne représentent qu'un épisode dans la vie de la plupart des adolescents. Chez certains cependant, ces comportements sont associés à un style de vie présentant des risques graves pour la santé.

Ampleur de la situation

La consommation d'alcool est très répandue chez les jeunes Québécois; presque tous les élèves consomment de l'alcool avant la fin de leurs études secondaires. La proportion de jeunes qui ont consommé une boisson alcoolisée ou du cannabis au cours des six à douze derniers mois (enquête 2002) augmente avec l'âge.

Tableau 1
Proportion des jeunes recensés qui ont consommé
au cours des 12 derniers mois précédent l'enquête

Âge	Alcool	Cannabis
9	25 %	2 %
12-13	26 % à 35 %	12 % à 15 %
14-15	56 % à 74 %	37 % à 40 %
16-18	73 % à 89 %	50 % à 58 %

Source : BELLEROSÉ et coll. 2001

Dans le tableau 2, on peut remarquer que l'initiation à l'alcool et le cannabis se fait dès le passage au secondaire pour la moyenne des jeunes.

Tableau 2
Âge moyen d'initiation à l'alcool et au cannabis

Alcool	Cannabis
Avant 12 ans pour 10 % des répondants	Avant 15 ans pour 71 % des répondants
13 ans et demi pour la moyenne des répondants	13-14 ans pour la moyenne des répondants

Source : BELLEROSÉ et coll. 2001

La fréquence de consommation d'alcool augmente avec l'âge des jeunes. De plus, les adolescents rapportent que plus ils commencent tôt à consommer, plus la fréquence augmente.

Tableau 3
Fréquence de consommation hebdomadaire au cours
des 12 derniers mois précédent l'enquête

Âge	Alcool	Cannabis
9	2 %	
12-13	3 à 4 %	2 à 3 %
14-15	10 %	10 %
16-18	20 à 24 %	12 à 17 %

Source : BELLEROSÉ et coll. 2001

La consommation d'une grande quantité d'alcool en une seule occasion est un comportement qu'ont essayé à au moins une reprise une forte proportion de jeunes. Par ailleurs, certains jeunes ont pour habitude de consommer de grandes quantités d'alcool : ils prennent cinq verres d'alcool souvent ou à toutes les fois qu'ils boivent. La proportion de jeunes qui ont adopté ce comportement augmente avec l'âge.

Tableau 4
5 consommations d'alcool et plus lors de la même occasion

<u>Âge</u>	<u>Alcool</u>
12-13	3 % à 11 %
14-15	11 %
16-18	24 % à 30 %

Source : BELLEROSSE et coll. 2001

Notons que pour les drogues, le cannabis est la drogue la plus populaire chez les jeunes Québécois de niveau secondaire. Au second rang viennent les hallucinogènes (buvard, acide, P.C.P., champignons magiques); la plupart des consommateurs en font l'usage occasionnellement. Les tranquillisants et les stimulants (speed), la cocaïne, la colle, l'ecstasy et les drogues injectables ne sont utilisés que par de faibles proportions de jeunes.

Tableau 5
Drogues les plus populaires chez les jeunes

<u>Type de drogues</u>	<u>De 12 à 18 ans</u>
Cannabis	23 % à 46 %
Hallucinogènes	8 % à 15 %
Tranquillisants	2 %
Stimulants, cocaïne	1 % à 2 %
Colle	1 %

Source : BELLEROSSE et coll. 2001

Le polyusage de psychotropes augmente chez les jeunes. On estime que 7 % des jeunes de 13 ans et 32 % des 16 ans ont consommé drogue et alcool au cours des douze derniers mois. 72 % des jeunes de seize ans qui font usage des deux substances les ont consommées en même temps.

Ces quelques faits permettent de croire que les jeunes sont susceptibles de consommer de l'alcool et de la drogue, en contrepartie le cannabis. Malheureusement, peu de statistiques nous permettent de comparer les données entre 1994 et 2002. Cependant, nous constatons que l'initiation à la drogue se fait de plus en plus en bas âge (secondaire I ou II), (CPLT, 2000) et que la banalisation du cannabis est un phénomène de plus en plus courant.

La prévention primaire (Cormier et coll., 1991), c'est-à-dire la sensibilisation, l'information, la conscientisation, le renforcement de comportements sains, la promotion de la santé de même que les choix inhérents à la consommation et les conséquences de tels choix sont des avenues inestimables afin de renseigner les jeunes sur les produits consommés. De plus, la prévention et l'intervention primaire doivent convenir auprès de cette large clientèle, qui va de consommateurs explorateurs (essai, curiosité, faire comme les autres...) aux surconsommateurs (consommation quotidienne, dépendance). Cependant, des actions plus spécifiques orientées vers les types de consommateurs plus adeptes des substances (consommations régulières, surconsommation, abus) sont, selon moi, aussi nécessaires.

1.3 Mon expérience et mes observations de la problématique de la consommation de drogues chez les jeunes

1.3.1 La pratique dans mon milieu scolaire

« La toxicomanie est un fléau », « La drogue fait des ravages », « ... elle est pognée dans la drogue », « ... c'est un drogué »... combien de fois ai-je entendu ces réactions, commentaires, cris du cœur?

Qui n'est pas interpellé, de près ou de loin, par-delà ses valeurs ou ses préjugés, par le phénomène de la consommation de psychotropes que sont alcool, drogues légales (cigarettes, médicaments) et illégales (cannabis, marijuana, hachisch, buvard, LSD, mescaline, P.C.P., cocaïne, crack, héroïne, ecstasy, GHB...)? Nous n'avons qu'à en parler avec notre entourage pour constater que chacun a sa perception de ce phénomène.

Quelle perception a le directeur d'école? Le parent? Le policier? Le médecin? L'infirmière? L'intervenante sociale? La surveillante d'école? Le concierge? Le curé? La tante? La sœur? Le frère? Le consommateur? L'intervenant en prévention de la toxicomanie? Et comment interviennent-ils auprès de personnes consommatrices? Quelle est leur attitude face à ce phénomène social? Quel est leur modèle d'intervention?

Je me suis souvent posé ces questions pour comprendre au fil des années que nous avons tous notre façon de voir les choses. Nous avons tous notre façon de penser, de voir, d'évaluer, d'agir, d'intervenir.

Que nous ayons une approche juridique ou répressive, morale, médicale, psychologique, socioculturelle, multifactorielle (Tremblay et Wener, 1994) ou spirituelle, nos croyances et nos valeurs influencent notre perception du phénomène. Notre approche sera nécessairement influencée à partir de ce que nous sommes et demandera un effort certain pour adhérer à un autre type d'approche. Nos croyances et nos valeurs, fruits de ce que nous avons appris ou construit tout au long de notre vie, et ce, dès notre plus jeune âge, alimenteront notre perception et notre modèle d'intervention.

Au niveau des problématiques sociales comme la toxicomanie, l'avortement, la violence ou autre, il peut être difficile d'adopter une position commune par l'ensemble des acteurs qui gravitent autour de cette même problématique. De plus, la représentation que chacun se fait de la réalité est bien différente... de là toute la beauté de la chose et l'émergence de courants de pensée, d'approches, de techniques d'intervention. Or, il devient nécessaire de confronter nos valeurs, nos croyances, nos modèles, afin d'influencer ces schèmes, ces représentations, pour que les pistes d'intervention soient les plus larges possibles, respectant les besoins des individus.

Avons-nous une représentation commune de la réalité dans le cadre de l'intervention en prévention de la toxicomanie en milieu scolaire? Je dis non. À travers mon expérience en prévention de la toxicomanie auprès des jeunes en milieu scolaire, j'ai souvent été confrontée à la réalité que vivaient bon nombre de personnes. Que ce soit la direction, le personnel enseignant, les parents ou le jeune lui-même, la consommation de drogues

devenait un sujet embarrassant, confrontant, source d'impuissance, de négation, de détresse, de controverses et même de souffrance.

Même si j'étais, après 3 ou 4 ans, rattachée à la même école de 2500 élèves du 2^{ème} cycle du secondaire, je me préoccupais des besoins des autres écoles du 1^{er} cycle où les activités de prévention reliées à la toxicomanie étaient pratiquement inexistantes. Des études (Bellerose et coll., 2001) démontrent que l'âge d'expérimentation de la drogue se fait à 71% chez des jeunes de moins de 15 ans. Sachant que les jeunes du 1^{er} cycle des écoles de la MRC fréquenteraient un jour celle du 2^{ème} cycle où j'interviens, j'étais particulièrement interpellée par des actions en lien avec la toxicomanie qui pouvaient être instaurées dans ces milieux. En plus du temps que je pouvais y consacrer, j'avais la préoccupation d'outiller ces milieux et de les renseigner sur les découvertes que je faisais en matière de drogues et d'intervention chez les jeunes.

Je me souviens des rencontres avec plusieurs directions d'école, soucieuses de l'impact de la consommation des jeunes dans leur vie et leur réussite scolaire, sans savoir par quel bout amorcer la mise en place de stratégies d'intervention. Le degré de préoccupation était très différent d'un milieu à l'autre. Souvent, n'ayant pas été confrontés directement à des situations de drogues, certains dirigeants ne répondaient pas aux offres de services que je leur offrais, faute de budget. Cependant, deux écoles sur neuf ont accepté que j'intervienne dans leur milieu. Cette expérience déterminante dans ces écoles m'a convaincue de l'importance de poursuivre mes actions dans le but d'outiller ces milieux. Deux années plus tard, l'ensemble des écoles du 1^{er} cycle furent partie prenante de cette

démarche puisque j'avais obtenu le financement nécessaire (Fond Jeunesse Québec) me permettant d'élargir mes actions et l'atteindre mes objectifs. Or, tous les jeunes des écoles du 1^{er} cycle de la MRC ont été sensibilisés au phénomène des drogues; les parents ont été invités à participer à des soirées d'information; le personnel des différents établissements a reçu une formation de base sur le dépistage et l'intervention précoce auprès de leurs élèves. Ils ont également participé à la mise en place d'un cadre de référence sur l'intervention et la gestion de la consommation de drogues chez les élèves dans leur milieu scolaire.

Plusieurs fois, je me suis interrogée sur ce qui pouvait influencer la décision des directions d'écoles à outiller leur milieu et former le personnel dans le dépistage et l'intervention précoce auprès des jeunes, voire embaucher une intervenante. Une partie de la réponse semble être une question financière; l'autre, une question de valeur. Heureusement aujourd'hui, de plus en plus de milieux reconnaissent l'importance d'agir et le démontrent en embauchant des intervenantes ou en faisant des ententes de services avec des d'organismes qui œuvrent dans le domaine et qui interviennent auprès de leur clientèle.

1.3.2 Mon regard sur l'environnement humain

Je me souviens des commentaires des enseignantes et enseignants qui se plaignaient de la consommation de drogues de leurs élèves ainsi que du fléau social qu'ils dénonçaient. Tous défendaient la nécessité d'agir dans le but de réduire les risques qu'engendre une consommation abusive de drogues chez les jeunes. Tous voulaient intervenir à partir d'un modèle de base concerté, d'un protocole d'intervention répondant à la réalité de leur milieu.

Ce qu'ils réclamaient le plus, c'était l'appui de la direction dans leur intervention. Même si la volonté d'intervenir et de s'outiller était présente, l'action demeurerait un exercice difficile et complexe pour la majorité du personnel et ce, pour plusieurs raisons : échaudement dû à des mauvaises expériences, non-appui de la direction dans leur intervention, lien avec le jeune qui risquait de se briser, consommation « non-dérangeante » de l'élève; ce qui avait pour conséquence le désengagement de certains enseignants, au grand désarroi de leurs confrères, consœurs, intervenantes et directions. Heureusement, la majorité du personnel enseignant intervient avec ou sans le protocole, avec jugement, pour le bien-être du jeune.

Je me souviens aussi des parents... Le désespoir les amenait vers le service en toxicomanie, car ils avaient peur pour leur enfant. Même si le phénomène de la drogue et les jeunes concerne tout le monde, ce n'est qu'un petit nombre qui se sentent visés ou touchés. Malheureusement, comme la plupart des milieux scolaires rencontrés, les parents crient à l'aide quand ils sont confrontés à cette triste réalité. Plusieurs soirées d'information ont été offertes sur une période de 3 ans. On y retrouvait des parents, frères, sœurs, oncles, amis de jeunes qui s'intéressaient à ce phénomène complexe. Ils étaient désireux d'en savoir plus et voulaient acquérir des pistes d'intervention, des trucs, entendre d'autres parents... Heureusement, j'ai pu constater que l'assemblée était composée de gens touchés de près et de loin par ce phénomène. Malheureusement, ce n'est que quelques personnes qui étaient présentes, au grand désarroi de celles-ci.

Je me souviens avoir entendu les inquiétudes des jeunes par rapport à la consommation de leurs pairs. Leur aide auprès de leur(s) ami(s) devenait souvent source de

conflit. Les consommateurs réclamaient leur droit de choisir, niant la présence de problèmes, faisant valoir leur besoin de plaisir et de liberté avec tout ce que cela comporte. Pour ces raisons, plusieurs jeunes « aidants » préoccupés hésitaient longuement avant de consulter, afin d'éviter que le lien ne se brise. La réalité est souvent très complexe et délicate à saisir.

Je me souviens avoir rencontré des jeunes qui se questionnaient face à leur consommation ou qui n'en pouvaient plus. Leur expérience les avait menés dans des lieux sombres de leur vie. Le plus difficile pour eux était de rompre avec leur habitude de consommation. Leur habitude de vie ancrée et le refuge de la drogue (légale et illégale) rendait difficile le sevrage et le nouveau mode de vie.

Je me souviens avoir rencontré des jeunes qui voulaient s'en sortir. Malgré la complexité et le changement que cela impose, ils y arrivaient. Pour la majorité, ce n'est qu'une question de temps.

Je me souviens des témoignages de confrères et de consœurs, intervenants tout comme moi en prévention de la toxicomanie en milieux scolaires. Souvent pris entre la direction, le policier, le parent et le jeune, nous sentions l'inconfort et les questionnements qui faisaient office de consensus entre nous: le besoin de soutien, de formation et de rencontres d'échanges devenaient des éléments de ressourcement inestimables.

J'étais consciente de notre rôle imprécis, de la problématique difficile à aborder et des besoins justifiés des intervenants en toxicomanie du Bas-St-Laurent et même de la

Gaspésie, puisque j'étais toujours la première à recommander des rencontres afin de partager notre réalité. Je cherchais à comprendre, à rejoindre les intervenants et, surtout, à dénoncer les lacunes vécues. Je me donnais la mission, en quelque sorte, de porte-parole pour influencer, à la limite, les instances politiques pour qu'ils nous donnent les conditions dont nous avons besoin pour accomplir le travail adéquatement et avec le soutien nécessaire. À chaque rencontre ou enquête organisée par différents groupes, j'y participais avec un très grand intérêt. Quelle ne fut pas ma surprise d'être tombée dernièrement sur une enquête à laquelle j'ai participé en 1998 et qui a été publiée en 1999 (Ministère de l'Éducation, 1999). Il s'agissait d'une synthèse des groupes de réflexion sur la prévention de la toxicomanie au secondaire, faite par la direction de l'adaptation scolaire et des services complémentaires du ministère de l'Éducation. Je me fais un plaisir d'en divulguer quelques passages :

La principale contrainte au regard des EPT (éducateur en prévention de la toxicomanie) est le temps restreint pour accomplir leur mandat. [...] Ils dénoncent la confusion dans la définition du mandat. [...] Personnes, ni même les EPT ou les directions d'écoles, ne savaient comment orienter le travail; les EPT ont dû travailler intuitivement pour parvenir à définir leur tâche. [...] Le volet répressif ne doit pas être assuré par les EPT. Ceux-ci ne peuvent tenir le double rôle d'aide et de répression. [...] Ces agents éducateurs éprouvent le besoin de travailler de concert avec leurs collègues et de ressentir leur soutien. Souvent, ils déplorent se sentir seuls responsables de la prévention de la toxicomanie, le mandat leur semble trop lourd et ils ont besoin d'être épaulés. L'ensemble du personnel peut alors jouer ce rôle ». (Ministère de l'Éducation, 1999, pp. 12 et 13)

Cette lecture, refaite de façon plus consciente en 2004, me donne des frissons. Heureusement, le temps a fait son œuvre, ma patience a eu raison, je ne m'étais pas trompée!

1.3.3 Le partenariat entre les ressources

Le partenariat avec des organismes externes s'est développé au fil des années. J'ai compris que je pouvais sortir de mon milieu scolaire et créer des alliances, alliances qui me procuraient du bien. Mais ce fut long avant que j'ouvre sur ce qui se passait pour moi dans mon milieu, parce que je me sentais coupable de mon inertie, de ma confusion; je n'étais pas très bavarde sur les actions qui se passaient dans mon milieu puisque je me construisais une tête pour savoir comment aborder chaque chose. Je ne prenais donc la parole qu'occasionnellement, lors des tables de concertation. Mais petit à petit, en ouvrant sur mes perceptions, et surtout sur mes besoins et ma vision, des alliances se sont créées. D'abord, j'ai pris le temps de démystifier le rôle des intervenants des autres milieux et nous avons appris à nous connaître. De plus, connaissant de plus en plus la complémentarité de nos services, j'ai appris à développer mon esprit critique et à le partager avec les autorités scolaires, en renforçant l'importance de travailler avec ces organismes, soit sur des tables de concertation, des formations ou dans la mise en place de projets communs pour notre clientèle commune.

Il existe un service de réadaptation en alcoolisme et toxicomanie dans le Bas-St-Laurent, l'Estran. Souvent, « ces jeunes » ne sont pas enclins à fréquenter ce genre de services, se disant sans problèmes, affirmant que leur consommation n'est pas problématique et, surtout, hésitant de se voir modifier leurs habitudes de vie. Cependant, leur témoignage démontre que, pour un faible pourcentage de jeunes consommateurs, l'alcool ou la drogue a pris une place prioritaire dans leur vie, augmentant ainsi les facteurs

de risques au niveau personnel, familial, social et environnemental, favorisant par le fait même la cristallisation de leur refuge qu'est la surconsommation. On peut remarquer des impacts sur la santé physique et mentale de ces adeptes, augmentant le risque de développer une toxicomanie. Le partenariat avec les services de réadaptation a facilité le passage de ces élèves en difficulté vers une évaluation plus approfondie et une prise en charge plus encadrée par ce service.

La mise en place d'un programme d'activités et de réflexion sur la consommation et l'usage des psychotropes (PARCUP), conçu et réalisé par un intervenant de l'Estran (centre de réadaptation en alcoolisme et toxicomanie du Bas-St-Laurent) et moi a démontré que l'accès aux services de réadaptation se faisait plus facilement. Le PARCUP contribuait entre autres à démystifier l'univers de la réadaptation. J'y reviendrai dans le chapitre 3.

La collaboration et la concertation entre les services offerts aux jeunes, la trajectoire des services, la mise en place de programmes axés sur la démystification, la reconnaissance des problèmes associés et la prise en charge deviennent des axes intéressants d'expérimentation et de développement. Les ressources en prévention de la toxicomanie en milieu scolaire ont tout avantage à se lier avec des partenaires du milieu. Qu'ils soient orientés en prévention, en intervention ou en traitement, ces partenaires ont un rôle complémentaire à celui de l'intervenante en toxicomanie du milieu scolaire. Mon expérience dans le milieu scolaire m'a convaincue de m'y inscrire et je suis persuadée que ces liens tissés avec ces collaborateurs sont devenus des éléments significatifs dans ma

construction professionnelle et identitaire. Ces collaborations m'ont permis d'accéder à une meilleure qualité de vie au travail et à une meilleure émancipation professionnelle.

1.4 Construction identitaire et identité professionnelle

Je sais très bien que les questions du genre « qu'est-ce qui m'habite? », « qui suis-je? », « comment je me développe? » viennent, partent et reviennent sans qu'elles ne soient complètement répondues. J'ai besoin de sentir cette reconnaissance de moi-même. Je veux atténuer ces angoisses qui me rappellent cette expérience éprouvante parfois en lien avec mon déploiement professionnel. Même si je suis arrivée à goûter à une certaine satisfaction professionnelle, surtout dans le dernier tiers de mon expérience d'intervenante en toxicomanie, il n'en demeure pas moins que la trame de fond était composée d'éléments déchirants, contraignants, formateurs de mon identité professionnelle. Il existe toute une réflexion qui entoure l'adaptation à ce milieu de socialisation professionnel qui est une composante de base dans la construction identitaire (Guimond, 1994).

En fait, je me suis retrouvée dans un milieu où je ne comprenais pas ce qui se passait. Pourtant, j'avais souhaité travailler dans ce milieu : structure impressionnante, équipe de travail, intervention sociale... Cependant, je me sentais désillusionnée, déstabilisée. Je ne retrouvais pas un milieu de travail comme je me l'imaginais, comme on me l'avait appris dans mes études et comme je m'y attendais. D'une part, j'avais une idéologie beaucoup plus positive de l'intervention sociale et du contexte de travail en milieu scolaire où partage, collaboration, concertation, partenariat, solidarité, appartenance, influence positive

seraient présents. J'ai dû m'adapter à tout ce nouveau système où les rôles, les statuts, les normes et les valeurs sont très présents. Guimond (1994) souligne que des changements psychologiques sont présents chez certains sujets confrontés à ce type de changement. Chez-moi, cette nouvelle adaptation a provoqué en effet un chambardement psychologique : désenchantement et déprime furent partie du lot, engendrant du désengagement de ma part dans l'organisation. Je ne me retrouvais pas dans cet univers confus; je n'arrivais pas non plus à m'intégrer, à m'identifier dans mon rôle, à faire valoir « ma vraie nature, ma vraie identité ». Il m'a fallu plusieurs mois, voire quelques années avant que je ne sente un réel mouvement de ma part, mouvement satisfaisant à mes yeux où je pouvais enfin sentir une certaine harmonie avec ce que j'avais appris, ce que je suis, ce que je fais et ce que je veux partager avec le milieu.

Toujours plongée dans des questionnements incessants, je me retrouvais dans un état de manque, où je savais que quelque chose d'important se passait au niveau de ma construction professionnelle et identitaire. Parfois, ces sérénades me donnaient un sentiment de vide, d'insatisfaction et de frustration. Kaufmann (2004) avance que « l'identité a justement pour but de palier ce manque et de répondre à cette cacophonie » (p. 79). Selon lui, l'identité donne sens à la vie, « elle occupe une fonction vitale et quotidienne » (p. 80). L'identité amène une singularisation et une unification de l'individu (Kaufmann, 2004) et ce, dans le but de préciser le plus possible ce qui caractérise son univers et les liens qui s'opèrent dans un contexte donné; l'identité est ce qui « construit l'estime de soi, [...] énergie nécessaire de l'action » (Kaufmann, 2004, p. 79). Au fond, j'étais à la recherche de mon identité, de mon estime de soi afin de pousser plus loin mes actions. Kaufmann ajoute

que « la construction sociale de la réalité se joue à travers les individus, comme une lutte constante contre l'anomie [désorganisation, disparition des normes, valeurs (Petit Larousse illustré, 2002)], lutte qui passe inévitablement par le questionnement de son être » (Kaufmann, 2004, p. 79). Au fond, donner sens à la vie appelle à la subjectivité, à ce que « l'on conquiert en soi contre les appartenances qui vous particularisent, contre les données contingentes qui vous assignent à un lieu et à un milieu » (Kaufmann, 2004, p. 83). Cette invitation à me centrer sur l'identification de mes valeurs, de mes croyances et des liens qui les unissent à travers toute mon expérience et les interactions avec les autres du milieu ont été des éléments essentiels à considérer dans ma construction identitaire et professionnelle. Plus je me rapprochais de ce que je suis, de ma singularité, plus je m'unifiais et plus j'avais envie de participer avec conviction aux changements sociaux en y collaborant à travers mes actions. Je comprends que cet élément d'unification fut un déclencheur important dans les positions que j'ai adoptées dans mes réalisations professionnelles et dans ma construction identitaire.

1.5 La dimension singulière dans l'identité professionnelle

La connaissance mène à l'unité, comme l'ignorance à la division...
Ramakrishna

J'ai souvent choisi la voix du « taire » afin de rester impartiale, ne révélant que ce qui est nécessaire dans ma perception du phénomène des drogues chez les jeunes. Je préférais écouter et entendre ceux qui m'entouraient pour bien voir les ressemblances et les

différences, pour mieux entrevoir ce que j'ai de spécifique à moi, un peu comme le souligne Moessinger (2000). J'ai tu beaucoup de choses qui me brûlaient les lèvres plutôt que de défendre mon point de vue qui, j'en suis certaine, m'auraient menée à des lieux pénibles, lieux de confrontations ou d'argumentations. J'avais plutôt besoin d'observer la dynamique, comprendre les positions des systèmes, avoir une vue d'ensemble. Je ne devais pas oublier que mon rôle se situait dans un milieu d'éducation où existe un encadrement délimité par des règles de conduites strictes; l'intervention en prévention de la toxicomanie n'y en était pas exclue.

J'ai construit autour des besoins du milieu, en acceptant les valeurs et les normes capitales, en laissant une partie de moi de côté. J'ai agi pour le bien-être et le développement d'une structure en respectant les limites que je ne pouvais pas franchir au risque de perdre mon travail. Pourtant, il n'était pas question, par exemple, que je dénonce à la direction un jeune qui consommait, au risque de perdre la crédibilité de la ressource et auprès de ces jeunes consommateurs farouches, méfiants, où la confiance est facile à rompre. Pourtant, je l'ai fait, en tentant de me convaincre du gros bon sens, celui, mentionnons-le, de la structure! En quelque sorte, j'ai essayé de me changer, de me mouler à la structure mais en vain, j'en étais incapable.

Ce que l'on est, notre côté unique, est, comme nous le rappelle Moessinger, « le sentiment d'être différent » (p. 100). En quelque sorte, je comprends que je dois « voir en quoi nous ressemblons aux autres pour entrevoir ce que nous avons de spécifique » (Moessinger, 2000, p. 101). Et corollairement, trouver ce à quoi j'adhère me permet de

mieux voir ce qui est différent. En fait, Curie, cité dans *Identités collectives et changements sociaux* sous la direction de Pierre Tap (1979), y va avec la citation de R. Sainsaulieu (1997) qui dit ceci : l'identité est « le moyen mental dont on dispose pour repérer l'identique et le différent dans la diversité de ses engagements » (p. 328). C'est trouver en quoi je ressemble et suis différente des autres. Curie poursuit en disant que les professionnels, psychologues et psychanalystes, voient l'identité au cœur de leur relation professionnelle. « S'ils s'installent dans la place que leur reconnaît l'institution [...], les voici cantonnés dans l'identique et la répétition qui aliène toute possibilité de se reconnaître soi-même. Leur identité ne peut être fondée que sur une crise d'identité assumée » (p. 328). Renaud Sainsaulieu, toujours dans *Identités collectives et changements sociaux*, mentionne que « s'il y a une question d'identité quelque part dans le travail, elle semble aussi toujours liée à une expérience difficile, décevante, où la dissonance entre les circonstances de l'action et les représentations sociales des rapports en organisation est importante » (p. 277). C'est dans ce filon qu'origine ma quête, ma question de développement et d'identité professionnelle, dans le filon imbibé d'un malaise profond. C'est d'ailleurs dans l'exploration de ma différence au milieu, dans la précision de mon unicité et de ma singularité que s'est enclenché un processus de prise en charge et de mouvance vers mon déploiement professionnel, la reconnaissance de ce qui me définit et ce qui me compose. Ces ingrédients ont nécessairement contribué au rapprochement de ma ressemblance avec le milieu, rapprochement également d'un bien-être.

La question de l'expérience humaine comme processus de construction identitaire est un phénomène assez nouveau. Théoriser ma pratique devient pour moi non seulement un

moyen de jeter un regard sur ma trajectoire pour tenter de la comprendre, mais aussi laisser ma trace, m'inscrire dans l'histoire de l'humanité, trouver ma voie de passage dans une historicité propre à moi. C'est une quête de sens propre, quête qui rejoint, en quelque sorte, celle de l'humanité.

Il y a quelque chose qui m'unit à l'humanité : c'est la quête de sens, quête de notre réalité propre, notre posture épistémologique. Par cette recherche autobiographique de type heuristique que je développerai dans le chapitre suivant, je tenterai d'explorer et de comprendre mon cheminement professionnel. À travers tout ce processus de réflexion et d'écriture, j'en arriverai, ou du moins je l'espère, à expliquer en quoi l'exploration et la compréhension de mon expérience a contribué à ma construction identitaire.

Je désire occuper la place qui m'appartient et la faire mienne; je veux participer à cette chaîne humaine qui s'interroge, qui cherche et qui, espérons-le, trouvera. « La conscience de notre propre identité est une donnée première de notre rapport à l'existence et au monde. Elle résulte d'un processus complexe qui lie étroitement la relation à soi et la relation à autrui. » (Emond, dans Halpern et Ruano-Rorbalan, 2004, p. 33).

Je suis convaincue d'une chose : cette démarche que j'opère engendre une transformation de mon champ de conscience. Je suis éveillée à cette transformation et aux nouveaux savoirs émergents qui me renouvellent dans ma pratique. Je n'arrive pas à croire qu'un simple moment d'arrêt, de recul ait un impact si fort sur la découverte de ma construction identitaire. Faire cette démarche pour moi devient source de motivation supplémentaire puisque déjà je découvre; déjà, je me transforme. À la fois, j'ai peur de ce

que je découvrirai demain et, en même temps, j'aime me dévoiler et apprendre de ma construction. Je déguste mon identité propre et découvre des choses de moi que je n'aurais jamais soupçonnées.

Plus je me penche sur le sens que je donne à ma recherche, plus je m'approche du centre de ma question. Au départ, je voulais faire une réflexion sur ma pratique, la décortiquer, l'analyser et la publier comme étant un modèle d'intervention. Plus le processus de recherche s'opère, plus ma réflexion sur ma pratique est orientée sur le développement de mon identité plutôt que sur le développement d'un modèle d'intervention. Bien sûr, il émerge un modèle qui me ressemble; mais pour moi, ce n'est plus le modèle qui importe, c'est la rencontre de mon unicité, de ma singularité, de mon senti, et le dévoilement de ceux-ci. Pour moi, c'est cela qui fait du sens. C'est dans le cadre de la construction de l'identité professionnelle que je répondrai à ma question de recherche qui est comment cette pratique m'a transformée et comment je me suis formée à travers cette pratique.

L'exercice d'ouverture sur mon expérience et sur la façon dont je me suis construite m'apparaît pertinent, ne serait-ce que pour ma culture propre et pour ceux qui vivent une expérience semblable.

CHAPITRE II

CHOIX MÉTHODOLOGIQUES

*N'acceptons rien qui ne nous soit clair et limpide, ...
rien que nous ne sentions comme « notre » vérité!*
Catherine Jalbert

2.1 Démarche de recherche

Ma recherche sort un peu de l'ordinaire. Habituellement, on étudie des phénomènes extérieurs à nous, ou du moins on se réfère à des éléments vécus par d'autres pour avoir une bonne vue du phénomène étudié. Ici, c'est un peu différent puisque je suis impliquée à la fois comme chercheuse et comme objet de recherche à étudier. Il n'y a pas d'autres sujets que moi. Au fond, je cherche à comprendre mon développement pour perfectionner davantage mon principal outil professionnel qui est moi-même. Van der Maren (1999) a appelé cela de la recherche ontogénique. Onto = soi, génique = genèse, développement. Déjà, parler du développement de soi se rapproche de ma quête. Cependant, je ne cherche pas à confirmer ou démontrer quoi que ce soit de mon expérience; je cherche plutôt à la regarder, la comprendre et la partager avec ceux qui sont interpellés par la même question. Ce qui est intéressant est non seulement le regard que je porte sur mon développement à travers, entre autres, mon récit de pratique, mais aussi le regard de l'autre, entre autres celui des personnes dans le groupe de maîtrise et, surtout, celui de mon directeur de recherche. Les

feed-back, les reflets, les résonances qu'ils émettaient, étaient des données significatives dans l'analyse des données.

Lorsque j'ai plongé dans cette démarche de recherche, je cherchais une approche qui me permettrait d'être en mesure de décrire mon expérience, d'y mettre des mots afin d'y faire jaillir le savoir. Dans la thèse de doctorat de Claude Carrier (1997), on peut y lire que « rarement, on pense en mots ce que l'on est en train de vivre au moment où on en fait l'expérience, on réfléchit rarement à chacune des expériences passées qui entrent en opération au cours d'une expérience qu'on est en train de vivre » (p. 19). Il cite Paré (1987, p. 19) en disant que « chacun peut, avec de l'exercice, connaître davantage ce qui se passe en lui, ce qui motive ses gestes et ce qui détermine son action. Chacun peut, par une conscience accrue, augmenter la connaissance qu'il a de lui-même, de ses intentions, de ses besoins les plus profonds et de la façon dont il les satisfait généralement ». C'est ce qu'on appelle la recherche heuristique. Graig (1988) et Moustakas (1990) se sont intéressés à l'expérience humaine et à ce qu'elle pouvait nous apprendre. Moustakas (1990), entre autres, s'est arrêté sur l'expérience de la solitude, le sens qu'il lui donnait au moment où il la vivait, en toute objectivité, afin de faire jaillir une compréhension, un savoir de cette expérience particulière. C'est en décortiquant dans le sens large l'expérience de la solitude sous toutes ses formes qu'est apparu ce qu'il appelle un « pattern », une compréhension, une réponse, une image claire et lucide du phénomène présent.

C'est un peu ce que je cherche aussi. Comme Andrée Condamin (1997), je cherche à donner un sens à mon expérience professionnelle, expérience qui est au cœur de ce que je

suis, et à quoi j'accorde beaucoup d'importance. Puisque je fais référence à une expérience passée, temporelle et intrinsèque, je dois utiliser une méthode de recherche qui me guidera dans la remontée du temps afin de reconstituer les morceaux de cette expérience. Je choisis donc de faire appel à la méthode de recherche autobiographique pour retranscrire mon histoire, mon récit. Mon regard sur le passé m'oblige à décrire et décortiquer ce que j'ai appris de cette expérience. C'est l'écriture de soi dans le sens large de mon expérience, dans un contexte de recherche précis. L'écriture de mon récit autobiographique en lien avec ma pratique sera guidée par l'exploration de ma question de recherche à l'aide de la méthode heuristique.

2.1.1 La recherche heuristique au cœur de ma démarche

L'heuristique, qu'est-ce que c'est? Peu de gens connaissent la définition de ce mot alors que presque tout le monde sait ce qu'a dit Archimède en découvrant la loi physique qui porte son nom. « Eurêka ! » (« j'ai trouvé ! »). « Heuristique » provient en effet de la même racine grecque. Archimède avait trouvé le principe de la flottabilité en prenant son bain !

Selon Claude Carrier (1997), la recherche heuristique est une méthode de recherche où le « je suis » est le plus associé au « je connais », permettant une quête intérieure pour mieux comprendre un phénomène à partir d'une compréhension de l'expérience que le chercheur en fait. Carrier ajoute que, d'après Moustakas (1990), la recherche heuristique

implique pour le chercheur un retour à lui-même, la reconnaissance de sa conscience personnelle et la valorisation de sa propre expérience.

Peter Erik Graig (1988, p. 13) définit la recherche heuristique comme « une approche qui encourage l'individu à découvrir seul, à l'aide d'étapes émergentes de procédure et de signification et avec des méthodes qui semblent favoriser une solution et inciter l'individu à poursuivre de lui-même sa recherche ». Ces quatre étapes de recherche originent d'abord d'une question qui nous tenaille. Elle nous amène ensuite à explorer cette question à travers l'expérience vécue. À force de clarifier, intégrer et conceptualiser les découvertes faites lors de l'exploration, on arrive à une compréhension de la question où, enfin, nous sommes appelés à communiquer, à articuler ces découvertes.

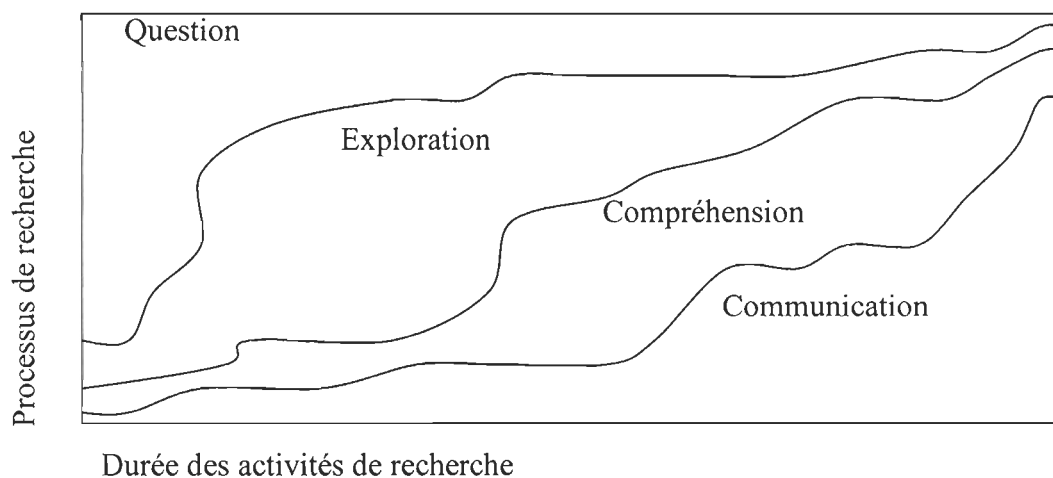


Figure 1

**Interrelation et séquences des processus de recherche heuristique,
selon P.E. Graig, 1988**

Quand on parle d'une prise de conscience d'une question ou d'un problème qui nous tenaille, c'est là que la recherche heuristique prend son origine, mais à condition qu'on se centre sur l'existence de cet état persistant. Plus on se met en mode écoute de nos sentiments qu'il suscite, plus on commence à utiliser des mots, à en parler. Pour ma part, le début de ce processus s'est manifesté par un envahissement inexplicable qui se clarifiait au fur et à mesure que je mettais des mots. Ces questions ont alors pris un sens profond, ayant pour effet de déculpabiliser mon état de questionnement et de stagnation. Ce nœud, seul moi pouvais le détendre, le relâcher. Graig (1988, p. 23) cite Polya qui dit qu'« un problème devient un problème pour vous à partir du moment où vous vous l'appropriiez. » Ceci m'a donné du pouvoir sur moi, donnant un laissez-passer vers l'exploration et la compréhension de ce phénomène.

Polya, toujours cité par Graig (1988, p. 24), dit que le chercheur veut « cerner le problème d'aussi près que possible ». Il doit s'immerger et s'imbiber dans la situation afin de pouvoir en saisir toute la complexité. Rogers, Bridgman, Maslow, Moustakas, Polanyi (Graig, 1988) s'entendent pour parler de l'immersion dans l'expérience. Toute pensée, signification, sensation ou expérience qui m'aidera à faire un pas en avant, à aller plus loin, m'attire. Ce que je recherche, c'est une meilleure compréhension du problème. Mes choix de méthode de recherche pour explorer la question doivent me ressembler et coïncider avec mes valeurs, mes croyances. Mes guides les plus précieux dans la quête de la découverte ou de la compréhension résident dans l'authenticité, ce qui implique une bonne connaissance de moi-même, de ma sensibilité et de mon ouverture à l'expérience. Aussi, détenir d'autres qualités humaines, comme le mentionne Graig (1988), telles le fait de prendre des risques,

d'explorer mes intuitions, d'agir à partir de fantasmes inconscients ou d'impulsions spontanées, contribue à la découverte et la compréhension des questions qui me tourmentent.

Cette méthode de recherche (heuristique) est de nature personnelle et intrinsèquement subjective. C'est pourquoi il faut croire en sa propre expérience. Le processus heuristique est caractérisé par l'engagement, l'intuition et le risque. Polanyi, cité par Graig (1988, p. 27) dit que le chercheur est « submergé par un irrésistible sentiment de responsabilité quand à la poursuite d'une vérité cachée » qui ne saurait être connue que par la voix du chercheur. Cette attirance ou cette approche intuitive de l'inconnu et cet engagement personnel à découvrir les réalités cachées sont au cœur même de l'exploration scientifique.

Albert Einstein a bien saisi cela en disant :

Toute méthode se révèle être un instrument à l'état brut si elle n'est pas animée d'un esprit vivant (1973, p. 52). La science ne peut être créée que par ceux qui ont une forte aspiration vers la réalité et la compréhension (p. 54). L'expérience la plus merveilleuse que l'on puisse vivre est celle rattachée au mystère. On y vit l'émotion fondamentale liée à la naissance même de l'art véritable et de la vraie science... connaître l'existence de quelque chose d'impénétrable, et percevoir la raison la plus profonde et la beauté la plus rayonnante qui sont accessibles à nos esprits que sous leurs formes les plus primitives... (p. 22)

Les questions qui me tenaient... l'exploration de mon expérience... et la compréhension... Comme Graig (1988), j'ai dû développer mon sens de l'écoute de mes propres expériences, perceptions et intuitions pour faire une image authentique et vivante de la nature des choses. C'est dans l'écriture de mon récit de pratique, surtout, et le dialogue avec moi-même qu'a commencé la classification de mes propres pensées et

sentiments, ainsi que ceux des autres. « Le défi est de saisir la totalité de ce qui n'est révélé qu'en partie. C'est un saut dans l'obscurité. Il faut garder la foi que quelque chose va se produire, qu'une réalité inconnue jusque là se fera entendre et que je serai là pour l'écouter » (Graig, p. 29).

Communiquer et dévoiler mes découvertes m'effraye parfois, au point de provoquer en moi une « constipation poétique » (Graig, p. 30). Peu importe la réaction de celles et ceux qui me liront... ce qui importe le plus est simplement de dire ce que j'ai à dire, ce que je ressens le plus profondément. Cet acte de communiquer me rappelle ma peur du rejet, de la désapprobation, du ridicule. Je me rappelle aussi pourquoi j'ai décidé de m'inscrire dans cette recherche, car j'ai appris le devoir et le désir de dire ce que je crois, ressens, sais, ce que j'ai vraiment découvert dans mon for intérieur et tout ça, dans un besoin toujours grandissant d'expression d'authenticité et d'intégrité. Jourard a vécu les angoisses du doute, le désir d'authenticité bien des années avant de choisir d'investiguer le phénomène de la révélation de soi (Graig, p. 33).

2.1.2 La recherche autobiographique

Puisque je pars de mon expérience de vie et de mon parcours professionnel, je peux dire dès le départ que je me situe aussi dans une recherche autobiographique puisqu'elle parle de moi et de mon expérience. Ainsi, je suis appelée à traduire ce qui émerge de moi, de mon vécu, de mon expérience propre, brut, dans l'espace temps. Ce passage devient très significatif puisqu'il est éminemment formateur (Gaston Pineau et Marie-Michèle, 1983).

D'ailleurs, on l'utilise de plus en plus dans la production de savoir et dans l'autoformation. C'est donc dire que je ne peux m'attarder que sur l'histoire de ma pratique puisque j'ai une histoire de vie qui est indissociable de celle de ma pratique.

Chacun a son histoire. Certains la taisent, d'autres tentent de la dévoiler sous différentes formes, à différents moments. Peu importe auprès de qui nous nous déployons, notre histoire débute quelque part, à un point zéro, comme le mentionne Gaston Pineau (1980). Pour ma part, le déclencheur de ce dévoilement fut ce moment d'arrêt sur ma pratique d'intervenante en prévention de la toxicomanie en milieu scolaire. C'est là que mon point zéro débute et c'est de là qu'une rétrospective de mon récit fût nécessaire.

Pour moi, entrer dans mon récit autobiographique, où je me situe comme chercheuse et sujet porteuse de l'objet de recherche, est le début d'une renaissance. Jamais je n'aurais cru m'y inscrire. « Faire sa vie n'a jamais été facile. La gagner non plus. La comprendre encore moins » (Pineau et Le Grand, 1993, p. 3).

Comment faire sa vie à une époque où les valeurs sont remises en question, où les générations s'entrechoquent, où la vie de jeune, d'adulte, d'ainé, la vie professionnelle, affective, sociale sont précaires, incertaines, fragiles et confrontées à l'éclatement des valeurs, des cadres? Pineau et Le Grand (1993) en concluent que seules les histoires de vie et le récit de vie peuvent conjuguer-conjurer ce genre de questionnements. L'individualisme, l'absence de repères reconnus aujourd'hui et l'impact social viennent renforcer ce besoin d'intériorisation, de regard sur soi et de construction de sens. Nul besoin de mentionner ici que je me suis retrouvée au cœur de ces questions tout au long de ma

carrière d'intervenante en prévention de la toxicomanie auprès des jeunes. Ce questionnement s'est cristallisé dans la recherche de sens que je cherchais à donner à ma vie professionnelle, ce qui eu pour effet de m'interroger sur le sens de ma propre vie, de mes propres valeurs, de mes propres croyances.

Les autobiographies peuvent constituer des instruments de reconnaissance pour l'auteur. Bourdieu (1984) disait dans une métaphore que sans plan d'ensemble, le trajet d'un individu ne peut s'identifier exactement. Celui d'une vie non plus. On fait des histoires de vie pour traduire la vie en mots, pour avoir accès à l'expression permettant sa construction, son historicité. « C'est faire jaillir une source, une genèse personnelle de sens temporel » (Pineau et Le Grand, 1993, p. 76). Cette source est ressentie, s'imprime et doit s'exprimer, se déployer pour être saisie. « L'expérience vécue n'accède à l'histoire que si elle s'exprime » (Pineau et Le Grand, 1993, p. 78.) Cette recherche de type autobiographique par l'écriture me permet d'enraciner mes aspirations professionnelles (Million-Lajoie, 1999).

2.2 La collecte de données

La collecte des données correspond à l'exploration de la recherche heuristique. C'est à travers la démarche proposée dans la maîtrise que la construction de ma méthode de recherche s'est enclenchée. D'abord, le journal de recherche. Ce fut l'outil prioritaire qui, après lecture et relecture, s'est transformé en récit de pratique de 90 pages qui deviendra une référence majeure. Il y a aussi les lieux de rencontre et de parole avec les autres

étudiants à la maîtrise qui ont été très significatifs dans l'approfondissement de ma question de recherche.

Élaborons un peu ces principaux outils méthodologiques.

2.2.1 Journal de recherche

Le journal de recherche a été mon principal accompagnateur pendant les 3 années de maîtrise. En classe, je pouvais y écrire les questions en lien avec ma recherche et les commentaires ou réactions des autres étudiants autant lors de mes présentations en classe que des leurs. J'y inscrivais tout ce qui me touchait, tout ce qui résonnait et qui pouvait servir à préciser ma question, ma recherche, mon cheminement. Ces écritures m'ont permis de faire émerger sans censure mon expérience et mon vécu.

J'avoue que ce n'est pas toujours évident de traîner son journal, de prendre le temps de le sortir pour en noircir les pages. Sans liens évidents, sans rapport parfois, je me suis laissée aller au jeu d'écriture, moi qui n'y étais préalablement pas attirée. Pourtant, cet acte d'écrire était un passage nécessaire car mon intention profonde était de vouloir explorer quelque chose de présent mais sans mots apparents. Tenir un journal était devenu un outil d'exploration et de recherche qui me permettait de porter une attention soutenue et systématique à ma vie. Je cite André Paré (2003) qui dit ceci :

[...] cet outil permet d'évoquer et de développer graduellement une compréhension plus profonde de ce que nous sommes et notre relation aux autres et au monde. [...] Il nous permet d'accéder à ce qui semble avoir le plus de sens et être au centre de notre vie à un moment précis. L'écriture permet de mieux

départager ce qui nous appartient en propre de ce qui appartient aux autres et nous influence. Elle permet la réappropriation de notre expérience » (p. 19).

Ainsi, cet instrument me permettait d'accéder à mon unicité, ma spécificité, servant à donner un sens à ma vie, un sens qui s'y trouve même lorsqu'on ne le voit plus.

Le journal de recherche m'a permis de clarifier d'importantes zones de ma vie, qui dépassent même celle de ma construction identitaire à travers mon expérience d'intervention en toxicomanie. Mettre en mots ces zones à découvrir a provoqué un appel à prendre soin de ces parties de moi en souffrance, m'interpellant à travailler sur ma capacité d'écoute et d'acceptation.

2.2.2 Récit de pratique

À la différence du journal de recherche, le récit de pratique contient tous les souvenirs qui se rapportent à ma pratique. Le récit de pratique permet d'attirer l'attention sur un tronçon bien précis du vécu (Pineau et Legrand, 1993). Le récit de pratique m'est apparu comme un outil de formulation et d'apprentissage de la problématique du renouvellement de ma pratique d'intervenante sociale et comme méthode privilégiée d'acquisition et de production de connaissances dans une démarche de *théorisation des pratiques* (Desmarais et Pilon, 1996).

Le récit de pratique se définit comme « une série d'actes ordonnés chronologiquement qu'on tente d'arrimer, d'une part, à un ensemble de conditions relevant à la fois du chercheur et du monde socio-historique dans lequel ces actes s'inscrivent et d'autre part, à

des effets produits sur les personnes prises individuellement et à des niveaux plus larges » (familles, réseau...) (Jouthe. 1996, p.81). Les récits de pratique sont précisément un discours sur les pratiques pour faire émerger leur sens, pour valider les connaissances implicites dont elles sont porteuses.

Le récit de pratique se réfère aux rapports sociaux (Pineau, 1980). « Les pratiques médiatisent, supportent les rapports sociaux et inversement mais pas de façon forcément harmonieuse. Les rapports sociaux sont contradictoires et les pratiques se trouvent prises avec. Elles doivent traiter la contradiction (Bertaux, 2001, p.52)». En quelque sorte, je peux avancer que je me suis reconnue au cœur de ces rapports sociaux contradictoires et le besoin de prendre un recul pour mieux comprendre ces rapports que je qualifie de socioprofessionnels est devenu un appel intense dans ma construction identitaire.

Ce retour dans le passé m'aide à me réconcilier avec moi-même puisque je ne me donnais pas le droit d'y retourner, croyant qu'il fallait regarder en avant. Mais c'est plus fort que moi, ça fait partie de moi et je dois m'y attarder puisque j'y suis interpellée. Je crois sincèrement que je dois regarder en avant; cependant, je dois comprendre ce qui m'a fragmentée et comment mes morceaux se sont retrouvés, recollés, ceux qui restent à trouver et à coller, ceux que je dois laisser de côté et même ceux dont je dois me départir. Cette réflexion me donne de l'énergie positive. C'est comme si je me pardonnais de ne pas avoir tout su, de ne pas avoir tout compris, de ne pas avoir tout fait! C'est comme si je devenais plus consciente et plus convaincue des choix et de mes croyances qui m'ont portée, des actions que j'ai posées et des interventions que j'ai menées et aussi, de celles que je n'ai pas

faites. C'est à partir de ce retour qu'émerge le sens que je donne à ma pratique, sens qui est le résultat de ce que je suis, de ce qui me compose, de ce qui me construit. Et cette construction conscientisée est source d'émancipation.

2.2.3 Lieu de parole dans le groupe de la maîtrise

« L'expérience est un vécu qui se construit dans l'interaction et dans l'incorporation de l'expérience des autres [...] qui permet d'affirmer ses convictions et d'ouvrir la réflexion sur l'intervention sociale à ses nouveaux développements » (Racine, 2000). Encore faut-il avoir accès à des lieux où les personnes recherchent les mêmes expériences d'exploration. Malheureusement, peu nombreux sont les lieux où l'on peut nommer et exercer une ouverture provoquée par l'exploration et la résonance des autres et ce, dans un souci de production de savoirs. Heureusement, j'ai pu explorer ce lieu avec les autres étudiants du groupe de maîtrise. Ces partages m'ont permis de comprendre que rester muette sur mes ombres, discrète sur mes émotions, sur mes besoins et réservée sur mes valeurs, mes convictions, mes visions renforcent mon insécurité, fragilisent mon intégrité et m'éloignent de mon authenticité. Ces principes éthiques envers moi-même me sont apparus plus évidents grâce entre autres aux outils méthodologiques comme le journal de recherche mais aussi, dans ma capacité de partage en groupe. J'assume ce que je suis du moment où je le partage.

Je constate que ces lieux de parole deviennent essentiels; il n'est pas facile de se livrer, se mettre à nue, d'ouvrir sur nos craintes, nos peurs. L'exercice de l'expérimenter,

d'écouter les autres, de sentir une résonance aux paroles, aux émotions, aux sentiments de soi et de l'autre contribue à mettre des mots sur ce qui est enfoui ou gardé secret. Risquer la parole permet l'ouverture sur soi, permet aussi d'appivoiser ces ombres, les rendant plus visibles, fluides, malléables et conscientes.

2.3 Analyse des données

Déjà, à l'écriture de mon journal de recherche et de mon récit de pratique sur mon expérience, s'exerce spontanément une analyse au fur et à mesure que le récit avance, que le journal se noircit, que l'histoire se décrit. Chaque mot que j'écris, chaque paragraphe, chaque parole dite éclairent mon développement. Exercer cette ouverture sur moi, par écrit ou dans les lieux de parole à l'intérieur de la cohorte de la maîtrise me fait revivre des éléments importants de mon expérience, soulevant une panoplie d'états qui me serrent la poitrine. Ça va de la déception à la colère, de la frustration à l'ennui et, malgré tout, à une certaine satisfaction. Ce retour crée une certaine distance qui me procure un peu de paix, paix que j'associe à un pardon, une réconciliation avec le passé. Cette rétrospective me fait vivre une transformation insoupçonnée. « La puissance transformatrice du récit [...], même en ses premiers commencements, était à peine mais déjà perceptible en moi » (Chaput, 1995, p. 108). J'ai senti une transformation que je ne pouvais expliquer mais qui me redonnait du pouvoir sur moi, qui me donnait les mots pour mieux saisir, mieux comprendre et mieux communiquer. C'est, en quelque sorte, l'appivoisement de mes mots, mots qui dressent la ligne, ma ligne, le trajet qui est le mien et qui me réapproprie ma

vie, mon identité. « C'est comme si tout en ressentant la brûlure atroce de l'impuissance et du néant, l'être se mettait à intuitionner un autrement, à laisser entrer un peu d'espérance, prenant appui sur le mot, la ligne, puis tout le paragraphe dont il vient d'être l'auteur. » (Chaput, 1995, p. 108)

Tous ces écrits qui forment mon journal et mon récit de pratique sont des pièces maîtresses. Les pauses entourant l'écriture, tantôt de quelques jours, tantôt de quelques semaines, m'ont permis d'incuber tous ces souvenirs, toute mon histoire qui entoure mon expérience professionnelle. Puis, le travail achevé, j'en suis venue à l'étape de relire mon journal et mon récit afin de déchiffrer les fils conducteurs, le sens que les écrits traduisaient et que je lui donne. Mon intention, à la relecture, était de faire le lien entre ce qui est écrit et ma question de recherche du départ. Je devais être consciente de cette intention : comment je me suis développée, comment je me suis construite à travers mon expérience professionnelle? Quelle est mon identité professionnelle?

La compréhension et l'interprétation du récit et la connaissance nouvelle qu'il produit nous amènent plus loin que le récit lui-même. Il faut aller à la source de ce que je suis en objectivant ma façon de penser et questionner les registres présents dans le récit. Christine Josso (1991) va même jusqu'à se poser les questions suivantes lorsqu'elle réexamine ses récits : « d'où est-ce que je sais ce que je pense et comment l'ai-je appris? » (p. 331). C'est en alternance entre ma réflexion individuelle et les échanges dans le groupe de la maîtrise et les rencontres avec mon directeur de mémoire qu'une distance s'est installée, ce qui m'a permis de mieux définir ma question de recherche, la vraie, pour ainsi mieux explorer et

comprendre mon cheminement. Ce que Christine Josso m'a appris, c'est que nous avons tous des expériences, formatrices et fondatrices. Quelles sont les expériences qui m'ont fondée? Quelles sont les expériences qui m'ont formée? Sans être le principal outil méthodologique dans ce présent ouvrage, le récit de vie que j'ai pu réaliser au courant de ma maîtrise fut très révélateur dans l'identification de ces expériences, qui remontent à une historicité d'enfance. Je ne peux négliger ces éveils à ma conscience.

Ce qui a vraiment contribué à l'analyse de mes données fut la méthode de *l'analyse par théorisation ancrée* élaborée par Pierre Paillé où ses fondements viennent de la *grounded theory* mise de l'avant par Glaser et Strauss en 1967. Théoriser consiste à « dégager le sens d'un événement, lier dans un schéma explicatif divers éléments d'une situation, renouveler la compréhension d'un phénomène en le mettant différemment en lumière » (Paillé, 1994, p. 149). « Le résultat de l'analyse [de type qualitative], devra être *ancré* solidement dans les données empiriques recueillies » (Paillé, 1994, p. 150). L'analyse débute en même temps que la collecte des données et peut se poursuivre jusqu'à l'étape finale de rédaction du rapport. Toujours avec un souci de comprendre, j'ai été amenée à analyser mes données par étapes, tel que le propose cette méthode d'analyse. D'abord, j'ai retranscrit mon journal de recherche en le bonifiant de souvenirs pour en faire mon récit de pratique. Puis, je l'ai lu et relu pour tenter de dégager, résumer, thématiser les propos recueillis. Je devais *codifier* (1^{ère} étape) ces données en découvrant ce qui s'y trouve, comprendre de quoi il est question dans ce corpus. Ce qui ressortait le plus étaient entre autres des codes comme la solitude, le lieu de parole, l'ouverture, la reconnaissance, l'impact. Déjà, à cette étape de l'analyse, une forme se dresse, une compréhension du

développement se modèle. On peut y formuler des hypothèses et les vérifier, toujours à partir des données empiriques.

La deuxième étape consiste à *catégoriser* les données en portant « l'analyse à un niveau conceptuel en nommant de manière plus riche et plus englobante les phénomènes, les événements qui se dégagent des données (Paillé, 1994, p. 159). C'est suite à la codification et à la relecture de mes textes que j'ai pu donner un sens à mon expérience en nommant les phénomènes, les événements, les mettre en contexte et leur donner la dimension existentielle que je cherche à explorer, à comprendre, à communiquer. On peut parler ici de théorisation. Plus je définis les catégories en dégagant les caractéristiques, en spécifiant les contextes, plus le schéma explicatif se dresse. Par exemple, 3 phases temporelles se sont dégagées dans le développement de mon cheminement professionnel où les codes subissaient une influence.

Puis vient la troisième étape, celle de *la mise en relation* des catégories. Cet exercice permet de faire des liens, de saisir plus précisément mon développement professionnel, mon histoire, ma construction identitaire. Par exemple, je peux faire le lien qu'à travers mon expérience, le lieu de parole, d'échange et mon besoin d'impact sont déterminants dans mon développement et ma construction.

L'intégration, 4^{ème} étape, consiste à garder le cap sur la question de départ sans bifurquer sur des données qui me mèneraient ailleurs que sur ma question d'origine et qui, au fond, risque de troubler le sens de mon analyse. Au fond, je dois rester dans la limite de ma recherche même si une panoplie d'information surgit des données et de l'analyse,

informations qui sollicitent mon attention. Je peux avancer que la question de l'identité professionnelle s'est précisée ici et que le rapport entre mon développement professionnel et l'impact dans mon équilibre personnel s'est concrétisé. J'avoue que j'ai bifurqué souvent car on ne sait pas où les données et l'analyse nous mènent et notre question peut changer car tout ce qui ressort est, somme toute, intéressant à explorer. Or, mon directeur de maîtrise m'a souvent ramenée à ma question qui, au fond, était celle à laquelle je voulais répondre.

La 5^{ème} étape de l'analyse par théorisation ancrée consiste dans *la modélisation*, c'est-à-dire « dégager les caractéristiques importantes du phénomène, son déroulement habituel, les moments forts de son existence, ses conséquences à divers niveaux. [...] La modélisation arrive au moment où l'objet de l'analyse a été cerné au terme de l'effort d'intégration. » (Paillé, 1994, p. 174) Ce qui est devenu l'élément central dans ma recherche est la façon dont je me suis construite à travers tous les enjeux auxquels j'ai été confrontée, enjeux reliés non seulement au fait qu'il s'agissait de ma première expérience de travail en intervention mais reliés aussi aux phénomènes socio-professionnels et à mes besoins, entre autres ceux d'être aimée, d'être reconnue. De plus, mon éducation reçue dès ma plus tendre enfance et les valeurs inculquées ressortent comme étant une trame de fond importante dans ma construction identitaire.

La *théorisation* devient la 6^{ème} et dernière étape. Elle est autant le processus que le résultat puisque la consolidation de la théorie a lieu en même temps que son développement. Cette étape vise à renforcer la fiabilité de la théorie qui émerge de tout le

processus d'analyse. Elle sert à valider la dynamique qui ressort de mon expérience dans le temps. Puis, je m'assure que le corpus reflète bien les liens entre la dynamique de mon développement et la logique qui en découle afin de valider, s'il y a lieu, des hypothèses. En fait, cette méthode d'analyse me permet d'expliquer comment je me suis construite à travers ma pratique d'intervenante en prévention de la toxicomanie en milieu scolaire et quel a été l'impact sur ma construction identitaire.

CHAPITRE III

DÉVELOPPEMENT DE MON EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE COMME INTERVENANTE EN TOXICOMANIE EN MILIEU SCOLAIRE

*Nous sommes poussés à agir et à comprendre par ce qui nous a manqué.
Didier Anzieu*

Entamer une démarche de réflexion sur sa pratique pour tenter de comprendre son développement, son évolution, sa transformation demande des moments d'arrêts afin d'exercer une rétrospective temporelle et factuelle. Écritures, dialogues avec moi-même, échanges avec d'autres, réflexion et moments de latence furent nécessaires. Je me rends compte qu'à la lecture et à la relecture de mes récits, l'analyse s'est faite graduellement. Elle a commencé le jour où j'ai noirci les pages de mes journaux, le jour où j'ai décidé de m'arrêter pour comprendre ce qui m'avait construite jusque là. Depuis, une meilleure compréhension des événements se dresse et me permet de mieux saisir les choix que j'ai pris, et les enjeux que j'ai confrontés.

Il est certain que l'analyse propre de mon récit soulève des ombres où je suis appelée à pénétrer. Ces ombres, que je n'arrive pas tout à fait à regarder en face et conscientiser, sont les côtés de moi qui ne me plaisent pas. Je parle ici de ma peur du rejet, de la désapprobation et du ridicule, de ma solitude, de mes angoisses et de la souffrance qui engendrent les plus grands malaises que je vis dans ma vie professionnelle et par conséquent, dans ma vie personnelle. Je n'ose pas les visiter, je veux même les contourner

car pour moi, ces ombres font référence à un passé, et font référence également, nul doute, au présent. « Je ne suis pas peureuse, moi! » Quelle désillusion me frappe soudain! Ces ombres font partie de moi. Même si je remonte à une histoire professionnelle, et même aussi à une histoire personnelle, elles me révèlent toutes deux des parties de moi aujourd'hui. Toutes ces ombres qui remontent sont caractérisées par un silence, silence sur lequel il m'est difficile de dire des mots, où il m'est difficile de décoder et de traduire ce que ces ombres signifient vraiment. Je sais seulement que ce silence porté toutes ces années, ces non-dits, ces non-sens qui me freinent, qui me confrontent dans mes valeurs personnelles et professionnelles, rendent difficile l'actualisation de soi.

C'est peut-être pour cette raison, pour l'envie de dire, l'envie de traduire, de me dire et de me traduire qu'est venu dans ma vie ce projet de recherche psychosociale, car il n'y a pas de projet de recherche sans questions, il n'y a pas de projet sans mur et il n'y a pas de lumière sans ombre! Mes questions ont été déclenchées par mon expérience professionnelle d'intervenante en prévention de la toxicomanie. C'est peut-être un prétexte, mais je dois connaître la source de ce qui me dérange, de ce qui me met en déséquilibre, de ce qui me réduit au silence.

Outre ces ombres et ces silences qui m'ont été révélés, il y a, dans mon développement, une construction professionnelle. Ce qui ressort le plus à la lumière de mon analyse, ce sont trois moments clés de cette construction. Je nomme ces moments « phase » puisqu'ils ont un rapport au temps. La première phase se situe dans les premières années de travail comme intervenante en prévention de la toxicomanie en milieu scolaire,

soit de 1993 à 1996. Je relis cette phase à des moments difficiles, sombres, remplis de solitude et de silence. La deuxième phase, qui tourne autour des années 1997-2000, est celle d'une mouvance interne et externe où s'opère un changement significatif, professionnellement et personnellement. Puis, il y a la troisième phase, celle où je récolte le fruit de la ténacité et de la persévérance, celle où je reprends confiance en moi, période qui se caractérise par la fin de cet emploi, période entre 2000 et 2003.

Voici donc mon récit de pratique et son analyse, récit qui traduit l'exploration et la compréhension de mon cheminement professionnel et de ma construction identitaire.

3.1 Phase 1 : L'initiation à la vie professionnelle : de la solitude au silence (1993-1996)

Je suis tellement heureuse d'exercer enfin le métier que j'ai toujours désiré : celui d'être intervenante sociale. Et pourquoi pas en milieu scolaire! Il y a là du travail social à faire et je m'y vois très bien le faire. Intervenir en prévention de la toxicomanie m'effraie intérieurement, je l'avoue. Mais je me dis qu'il n'y a pas de travail facile pour personne, que je suis au début de ma carrière et que j'ai tout à prouver. Le défi est grand et il m'intéresse.

Je fonce, rencontre les directions d'écoles, identifie leurs besoins, tente de planifier mon travail puisque je me retrouve dans 8 écoles à œuvrer auprès des élèves de secondaire I et II. Pour moi, la tâche n'est pas facile mais je suis une fille qui veut, qui n'a peur de rien (...!), qui est capable. Je connais ma capacité de leadership, j'ai de bonnes habiletés à

planifier, organiser et animer des activités et pour moi, ce sont des atouts qui me serviront dans l'exercice de mes fonctions. Je fais ce qu'il faut pour passer à travers. Mais je me pose de nombreuses questions. Je ne comprends pas le mutisme des gens. Personne ne m'interpelle, ni les enseignants, ni les jeunes, ni même les intervenants sur place. Je sens que je les dérange, je sens même que quelques-uns se demandent ce que je fais là. On ne répond pas à mes demandes de collaborer, on ne m'invite pas aux réunions, je sens qu'on m'évite presque. Je ne me sens pas la bienvenue à certains endroits. Les quelques marques de politesse ne suffisent pas à me convaincre d'un sentiment d'appartenance à ce milieu tout à fait nouveau pour moi. Je croyais qu'on allait m'accueillir et que le travail se ferait en collaboration. Je suis désillusionnée. Peut-être que je paranoïe, peut-être que c'est ça travailler dans une école! J'avoue qu'il est difficile de sentir que je fais partie d'une équipe puisque je n'ai que quelques heures par semaine de présence dans ces milieux. Mais je ne comprends pas cet accueil tiède et mitigé. Je croyais que la toxicomanie était un sujet tabou, certes, mais qui, du moins, intéressait le monde scolaire. Je commence à en douter, ça me questionne profondément.

Mon sentiment de délire caché et camouflé me tord les tripes, attaque ma confiance en moi et me met dans une position d'incompétence. Cette aliénation flagelle mon intégrité et tranquillement, je sens s'éteindre tout mon potentiel. Mais il n'en paraît rien, sauf peut-être mon retrait et mon manque d'implication causés par ce sentiment d'appartenance absent qui, forcément me déplaît et augmente le jugement que j'adresse à mon endroit, réduisant ma confiance en moi. Je suis presque contente d'être sur le chemin, entre deux écoles, puisque pendant ce temps, je peux, en quelque sorte, fuir ce sentiment en écoutant de la

musique dans mon auto ou plutôt, en écoutant Radio-Canada pour me brancher sur l'actualité afin de me sentir plus intelligente! De plus, mon ventre grossit. Et oui, je suis enceinte. Je me sens un peu coupable d'avoir caché ma bedaine à l'entrevue, au risque qu'on ne retienne pas ma candidature. En février 1994, j'accouche du plus beau petit garçon au monde, Félix. Je souhaite de tout mon cœur que ma faible estime de moi renforcée par le travail ne lui soit pas transmise. Il est tellement beau et gentil, il me regarde avec ses grands yeux, il me comble. Mon congé de maternité me fait du bien, je le prends comme une pause bien méritée. Rapidement, 2 mois après l'accouchement, je reprends le boulot. Je n'ai pas vraiment le choix puisque notre revenu familial est insuffisant et je n'ai d'autres choix que celui de retourner travailler. Fatiguée, avec un surplus de poids, boutonneuse et sèche du travail en dedans de moi, je me remets à la tâche professionnelle, le dos courbé, le sourire forcé, avec hâte que juin arrive pour que je goûte aux mois d'été avec mon fils et mon chum.

Comme je m'en doute, on m'annonce en juin que mon contrat n'est pas reconduit pour l'année 94-95. Je ne suis pas surprise, je suis même soulagée. D'ailleurs, je n'avais pas caché à mon supérieur immédiat mes difficultés à œuvrer dans ces conditions, soit 8 écoles, 15 heures semaine... je lui épargne mes lamentations. Je perçois l'illogisme d'intervenir dans ces conditions, sans support, sans attachement au milieu, sans reconnaissance du rôle que j'ai, sans volonté du milieu à créer des alliances, à identifier les besoins, à collaborer. Je me sens idiote de ne pas avoir le courage de crier haut et fort cette incohérence d'intervenir dans ces conditions, remettant même en question la logique de mettre en place des ressources en toxicomanie sans s'en occuper. Mon statut précaire

m'oblige aussi à me taire, me disant que le plus important est de travailler et d'acquérir de l'expérience. Bien entendu, j'épargne à tous mes états d'âme puisque je ne suis qu'une débutante, une inexpérimentée, une jeune novice dans l'intervention auprès des adolescents et je ne veux surtout pas déranger les services déjà existants en remettant en question les structures, le partenariat et la collaboration entre les services, même si l'envie de dénoncer m'habite. Je me sens petite dans mon rôle qui est lourd à porter; je sens que je dérange les autres intervenantes puisque j'interviens, souvent de façon informelle, auprès d'élèves et je ne comprends pas que puisse exister une sorte de « chasse gardée » du territoire et des élèves. Au fond, je me sens jugée par mon jeune âge et mon inexpérience!

En août 1994, j'apprends que le poste en prévention de la toxicomanie à la polyvalente est ouvert, là où se retrouvent les quelques 2500 élèves du 3, 4 et 5^{ème} secondaire, tous âgés entre 14 et 17 ans environ. Ce poste me revient à cause de mon ancienneté. Tous s'entendent pour dire que la tâche est beaucoup plus facile puisque je suis présente dans le même lieu à tous les jours, à raison de 24 heures par semaine. Cependant, je dois déplacer l'intervenante qui est là puisque malheureusement pour elle, elle a moins d'ancienneté que moi. Je suis désolée parce qu'elle est très compétente, plus que moi-même. L'expérience de l'année précédente me fait douter de mon potentiel et de mes capacités. Mais je dois démontrer que je suis capable, que j'en vaud la peine même si je doute de moi, même si je ne suis pas convaincue du travail de prévention de la toxicomanie dans le milieu scolaire, avec ce que j'ai vu comme faible engagement du milieu.

J'ai peur. Les corridors m'effraient, les jeunes aussi. La toxicomanie est un sujet lourd à porter et je me sens responsable de tout ce qui arrive par rapport à la drogue. Je me sens mal quand on parle de drogues dans l'école, quand ça sent le pot dans les corridors ou aux entrées, quand j'en vois deux ou trois partir ensemble vers le parc, quand un jeune se fait arrêter, quand il y a une saisie de drogue en ville, quand on en parle dans les médias. C'est comme si ce que je vois, ce que j'entends me renvoie l'image que j'ai mal fait ma job. De plus, j'évite d'aller au centre d'achat, en face de l'école, car j'ai peur de surprendre des élèves, je ne veux pas voir de transaction, je ne veux pas être obligée de dénoncer. J'ai l'impression d'être dans un tourbillon et ne pas trouver la voie de sortie. Pourtant, je suis intervenante en prévention de la toxicomanie, je devrais faire quelque chose. Je vis dans une complète dualité.

J'attends que les jeunes viennent vers moi, qu'on m'interpelle mais il n'en est rien. Ni les jeunes, ni les enseignants, ni les directions ne m'interpellent. Je suis, encore une fois, désillusionnée. Je croyais que dans cette école, ce serait moins tabou. J'étais certaine que ce serait plus facile, mais je me trompais. Je revis les mêmes angoisses, les mêmes doutes que l'année précédente. Que faire? Tout semble confus. J'ai besoin d'en parler, de parler de ce que j'ai en dedans. Même avec des collègues de travail avec lesquels j'ai développé de bons liens, je manque de confiance en moi pour leur exprimer tout ce qui se passe dans mon fond. J'ai peur qu'ils me disent que je suis malhabile, que je n'ai pas la vision d'intervention scolaire, que l'autre intervenante que j'ai « bumpée » était meilleure que moi et que je devrais partir. J'arrive à parler à Jacob (nom fictif), un intervenant de l'école, qui me saisit et me comprend. Pour lui, le système est illogique en soi. Ça me fait du bien

quand je vais le voir. Mais ça reste insuffisant, je développe l'art de fuir mon intérieur en gardant le sourire, en faisant comme si de rien n'était, en me convainquant que c'est correct, que je dois foncer, que tout va s'arranger.

Les cris intérieurs sont forts et je m'oblige à bouger, à me mettre en action, car les repères me manquent, j'ai besoin de modèles d'intervention, j'ai besoin d'outils, j'ai besoin d'aide et ça ne peut plus durer. Je me sens coupable de manquer d'initiative. Tout est lourd à porter. Je dois faire autre chose, faire autrement, bouger, sentir que je suis capable parce que je pense à changer de travail. Mais je refuse de partir parce que pour moi, ce serait fuir, ce serait abandonner. Je ne veux pas me retrouver dans pire que maintenant. J'ai de bonnes conditions de travail, j'aime être dans ce milieu où tout bouge, où je suis entourée et où les contacts avec l'ensemble du personnel me plaisent. Il serait malaisé de partir. Alors je reste, avec un désir de bouger.

J'apprends à me faire connaître et à connaître les gens qui m'entourent, j'ai un meilleur sentiment d'appartenance, je fais partie de l'équipe des services aux élèves et j'apprends à me démêler dans cette grande structure qui est, somme toute, nouvelle pour moi. J'apprivoise les lieux et les jeunes, en même temps que ce gros phénomène que je manipule, que je décortique et que je tente de comprendre, celui de la consommation de drogues chez les jeunes. J'apprends assez vite à cerner les enjeux, les comportements et la dynamique qui relie consommation et consommateur. Mais j'ai peur. J'ai peur que les jeunes m'évitent parce que je fais partie d'une structure scolaire. Moi, je ne veux pas m'associer à la structure scolaire, je veux plutôt apprivoiser les jeunes et leur offrir un lieu

d'échange, un lieu de parole où ils pourraient partager leurs expériences, développer leur sens critique, apprendre à gérer leur consommation, réduire les risques de développer des problèmes de dépendance. Mais peu de jeunes viennent en parler. D'abord, ils me connaissent très peu, ils n'ont pas le goût de venir parler de ces choses-là par peur d'être dénoncés ou jugés ou encore, par crainte de se faire dire d'arrêter de consommer. J'apprends aussi qu'il est difficile de tenir un discours qui touche l'ensemble des élèves, consommateurs ou non, car pour quelques-uns, la drogue est problématique, ils en ont jamais consommé, la consommation de drogues ne fait pas partie de leur vie, ils ont peur des effets, c'est dangereux; alors leur idée est faite et pour eux, les consommateurs sont des drogués! Mais pour une bonne partie, la drogue n'est pas un problème, ils en consomment occasionnellement, ce n'est pas un problème marqué, ils y trouvent plutôt du plaisir, alors pourquoi arrêter? Même si la drogue fait partie de leur vie quotidienne, d'autres ne s'en plaignent pas, y trouvant même un refuge apaisant. Ces derniers se trouvent majoritairement dans la phase de pré-contemplation, tel qu'élaboré par Prochaska et coll. (1992), c'est-à-dire où le plaisir est la prémisse de leur choix, niant les problèmes que la surconsommation ou l'abus engendre. Voyant tous ces types de consommateurs et leurs croyances, comment m'y retrouver? Comment articuler un discours qui colle à tous? En classe, je me suis souvent sentie interpellée par cette réalité à travers les regards des jeunes, tantôt intéressés, tantôt ennuyés par mes messages. Bien sûr, ce sont ces jeunes qui m'aident le plus et me questionnent sur le sens de l'intervention, car ce sont eux qui me rejoignent le plus dans mes valeurs, celles de capter, de comprendre, de saisir leur réalité qui m'échappent et que je tente de percer.

Je pense que mes observations et ma façon de voir les choses sont bonnes. Cependant, j'ai de la difficulté à me mettre en marche parce que le milieu est grand, il y a beaucoup d'hétérogénéité. Je pense que les enseignants doivent s'impliquer mais je suis essoufflée. Je ne trouve pas la clé qui me fera démarrer ou celle qui me donnera la conviction de convaincre la collectivité scolaire de s'impliquer, malgré la lourdeur existante de la tâche d'enseignant. Et il y a tellement de choses à faire mais je manque de confiance, d'initiative, j'ai besoin de repères, de balises, de modèles. Il est temps d'aller voir ce qui se fait ailleurs, voir ce que les autres milieux scolaires font, parce que je suis en manque d'idée et je doute encore de moi.

Je demande alors à mon patron l'autorisation de faire le tour de quelques écoles dans le coin de Québec afin de connaître ce qui s'y fait en matière de prévention de la toxicomanie auprès des jeunes. Je sais que ces milieux se sont dotés d'intervenants en toxicomanie depuis quelques années et je souhaite que leur expérience me ravigote. Il me l'accorde. Cette tournée me fait un bien énorme. Je rencontre des intervenants comme moi, qui sont là depuis quelques années et qui ont la même vision que moi. Pour eux, il est primordial que l'équipe école s'implique, et c'est ce qui contribue, en partie, au succès de l'intervention. Un intervenant me dit : « attends le bon timing avec les jeunes, ils sont des petits êtres sauvages et la drogue est, en quelque sorte, leur refuge. Quelque chose se cache derrière la consommation. Sème la confiance et laisse aller les choses, tu as ce qu'il faut! Fais-toi confiance ». Ça me saisit, j'ai presque le goût de brailler. Il reconnaît que j'ai ce qu'il faut pour intervenir avec les jeunes alors que moi, j'en doute. Je lui fais confiance, me promettant que je sortirai de mon mutisme, de mon inertie.

C'est à partir de ce moment, moment où j'ai vu ce qu'ailleurs pouvait m'apporter, soit l'existence d'expériences, de ressources, de collaboration, je me suis obligée à sortir de mon réseau scolaire afin d'entretenir ce lien, à assister à différentes formations ou colloques, entre autres ceux de l'Association des Intervenants en Toxicomanies du Québec. Je cours les conférences, les formations, à Québec, à Montréal, et à chaque fois, je suis étonnée du nombre d'intervenants et de la place que prend l'intervention en toxicomanie au Québec. Plusieurs partagent la même solitude que moi, la même difficulté d'intervenir auprès de jeunes qui résistent, auprès des milieux latents. Moi, qui se sens si petite, sans impact auprès de la clientèle, et qui veux se sentir si grande : il est temps d'agir. J'avoue que ma présence dans ces regroupements me fait du bien, m'énergise. À chaque rencontre, je repars avec des outils, des contacts et surtout, un peu plus d'assurance. Je me promets que le meilleur m'attend. Je m'oblige à exercer l'ouverture, à apprivoiser la divulgation de mes états d'être.

3.1.1 Absence de lieu de parole

Retour à l'école. Je me sens tellement seule. À chaque fois que j'y entre, je me sens triste, je pleure à l'intérieur de moi. Je n'arrive pas à parler de mon malaise, par peur du rejet, par peur de montrer mes côtés vulnérables, par peur qu'on me ridiculise d'être en mode réactif. Je ne sais pas exactement où origine mon malaise. Je suis si confuse. Je dois prendre mon courage à deux mains pour demander une once d'aide, me prenant quelques fois plusieurs jours avant de me décider, tournant autour des bureaux des collègues ou de mon patron. Un jour, je décide de demander à mon supérieur immédiat de m'aider à

orienter mon travail, mes actions, mon rôle dans l'école afin de répondre aux besoins, afin d'identifier une ligne conductrice. Il m'écoute. Il me dit : « Josée, fais ce que bon te semble, va de l'avant, fais du travail de corridor, fais les activités qui t'intéressent et va dans le sens de ton potentiel! ». Merde, il n'a rien compris! Peut-être est-ce moi qui ne comprends rien! Je me refuse de baisser les bras, même s'ils sont déjà sous les genoux, même si ça ne paraît pas. Je suis retournée, avec encore la même certitude, celle d'être encore seule avec cette problématique, celle de manquer d'initiative et de créativité.

Je porte seule le poids de cette solitude, de cette incompréhension du milieu, de la perte de ma confiance en moi, du doute moral qui m'envahit. Devrais-je faire ce qu'on me dit, soit de jouer, ou presque, à la police ou du moins faire semblant? Est-ce la seule façon d'entrer en contact avec les jeunes? Je me trouve marginale de penser que je dois respecter le rythme, être vigilante et ne pas brûler les étapes; je me trouve hors contexte de penser que la consommation de drogues peut être faite sans poser de problèmes, à condition d'être prise avec modération, avec contrôle, un peu comme l'alcool. À partir de ce que je pense de la consommation, je fais quoi de l'intervention en prévention de la toxicomanie chez les jeunes? Chaque jour, chaque soir, même dans mes rêves, j'y pense. Occasionnellement, j'en parle à mes amies. Je n'en parle pas beaucoup, je ne veux pas les ennuyer avec mes questionnements. Tout ça n'est pas clair. Je me sens seule. Je me sens laide, vide.

Je sais que je n'arriverai pas, seule, à atteindre les objectifs d'intervention en prévention de la toxicomanie. Ce ne sont pas les kiosques ou les groupes d'entraide qui arriveront à bout de la drogue. Comment peut-on arriver à bout d'un des plus gros marchés

lucratifs au monde? Non! Moi, je ne pars pas en guerre contre la drogue, c'est une guerre perdue d'avance. Je ne crois pas que mes actions ont une grosse influence sur le choix des consommateurs. Je ne crois pas que mon rôle en soit un de surveillante d'élèves ou de délatrice. Que veut-on de moi? On veut me donner un rôle que je ne veux pas jouer, soit de surveillante, de délatrice où l'intervention est coercitive et moralisatrice. Jamais je n'embarquerai là-dedans. Juste à y penser, j'ai un pincement au cœur. Stratégiquement, en n'oubliant pas mon statut précaire et le mince pouvoir que j'ai sur les décisions des directions, je me tiens pénarde, flegmatique, peu émotive et agis en fonction des demandes et des besoins que j'identifie, mais n'ose pas ouvrir sur mes visions parce que j'ai peur de choquer, peur qu'on coupe mon poste. D'ailleurs, j'ai déjà ouvert sur mes perceptions de l'intervention et j'ai su assez rapidement que mon rôle se situait dans un milieu scolaire et non dans la rue!

Sachant que l'acte de partager et d'échanger entre intervenants en toxicomanie me fait du bien, je réussis, après plusieurs mois de tentatives, à convaincre mon patron, puis le responsable du dossier de la toxicomanie à la Régie régionale et la Direction générale de l'Éducation pour qu'enfin, les intervenants en prévention de la toxicomanie du Bas-St-Laurent et de la Gaspésie/Les Îles se rencontrent. Après 2 ans de démarches et d'argumentations, nous avons eu notre rencontre, une journée où plus d'une trentaine d'intervenantes se sont déplacées avec un très grand intérêt. Les mêmes questionnements, la même détresse se fait sentir. Je suis soulagée de n'être plus seule et peux sentir la résonance chez les autres. Ce fut presque un moment de grâce. Je me rends bien compte que ce lieu de parole et d'ouverture est indispensable pas seulement pour moi, mais pour les

autres aussi. Mais combien est-il bon pour moi! Malheureusement, rares furent les rencontres subséquentes. Cependant, celle-ci m'a prouvé que je pouvais être rassembleuse, convaincante et que ma voix pouvait être entendue. Je commence alors à me sentir moins novice, moins débutante, plus expérimentée, plus en confiance. Malheureusement, seules les formations officielles dispensées par la Régie régionale permettront désormais les rencontres d'intervenantes en prévention de la toxicomanie qui ne se font, il est bien de le mentionner, que très rarement. Pourtant, à chaque fois, le même besoin, celui de se rencontrer et de partager sur ce qui se passe dans les milieux, non seulement pour se documenter et renforcer la créativité dans les activités de prévention mais aussi, et surtout, pour sentir une appartenance, sentir qu'existent des individus qui exercent le même métier et qui vivent les mêmes préoccupations, les mêmes enjeux, les mêmes réalités.

3.1.2 Absence d'ouverture

Ce qui reste déchirant est l'absence d'ouverture sur ce que je vis, l'absence d'un lieu d'échange où visions, valeurs, croyances seraient le sujet de dialogue. Rien, à part peut-être quand je suis avec quelqu'un qui arrive à me suivre. Mais de toute façon, c'est confus pour moi aussi, alors je n'arrive pas à bien cerner tout ce qui se passe.

Je sens toujours un certain déséquilibre profond, déséquilibre que j'associe à l'incapacité d'ouvrir sur ce qui se passe dans ce qui se cache à l'intérieur de moi. Je sens un malaise difficile à décrire et qui me ronge. J'ai l'impression de travailler pour rien. Ce qui pèse le plus est le regard des jeunes consommateurs, soupçonneux, méfiants, qui me

renvoient l'image que je perds mon temps, qu'ils n'en ont rien à foutre de la prévention des drogues. Je me revois à leur âge, fumant la même drogue et qui aurait sûrement dit la même chose. À travers toute cette remise en question, je sens cette pression interne, source de confusion et de dualité qui cherche à percer. À quoi est-ce que je réagis? Quels besoins ne sont pas satisfaits? Qu'est-ce que ces malaises réveillent? Que sais-je de tous ces maux? Mes besoins camouflés, d'impact et de reconnaissance, sont évidemment étouffés.

Je prends un rendez-vous chez une psychologue. Je me dis qu'elle arrivera à me faire parler. Je sens que j'ai beaucoup à dire et surtout, je cherche à exercer une ouverture en moi que je n'arrive pas à initier. Pourquoi je n'arrive pas à dire ce qui se passe pour moi, sur mes ombres, sur mes états profonds auxquels je n'ai pas de mots mais que je sais présents? Ce blocage m'énerve. Je sais que je ne vais pas bien. J'ai des signes physiques, comme de l'acné et de la fatigue. Je ne fais plus de sports, moi qui avais intégré l'activité physique dans ma vie depuis des années. Je ne sors plus, je m'isole de plus en plus. Quatre, cinq rencontres avec la psychologue ont suffi. Même avec la plus grande volonté du monde, rien à faire, je n'ouvre pas, j'en suis incapable. « Tout va bien pour moi » me dis-je, sauf quand je suis seule avec mes ombres. Quelles ombres? Je n'en sais rien. Je me dis : « Arrête de t'en faire, tu vois bien que t'es correct! » À ce moment, je ne savais pas par quel bout commencer.

3.1.3 Ma petite vie personnelle tranquille

Il n'y a pas beaucoup de place pour la famille. « Métro, boulot dodo » comme on dit! Ma priorité : qu'on ait tout ce qu'il faut pour se nourrir, se loger, se vêtir. Mon conjoint Sylvain, et moi travaillons pour que notre petite famille ne manque de rien. Lui, il a un emploi précaire de camionneur qui ne lui convient pas vraiment car il est souvent à l'extérieur pour plusieurs jours. De plus, son statut précaire l'oblige à toucher des prestations d'assurance emploi. Après un certain temps de recherche d'emploi dans notre localité, il se trouve enfin un emploi de journalier qui lui permet d'être à la maison à tous les soirs. Sa présence me réconforte.

Je suis souvent absente de la maison pour le travail, soit pour des formations, colloques ou cours à l'université les fins de semaines. Lui, a le rôle de « gardiennage » plus que moi. Il s'en plaint un peu, ce qui cause des échanges un peu corsés; j'argumente en disant qu'un jour, j'aurai un métier plus reconnaissant, plus valorisant que celui-ci et que pour moi, je dois passer par ces absences familiales pour obtenir ce que je veux. Il acquiesce sans cacher sa hâte que notre situation change.

Je ne sors plus, ne vois mes amies qu'occasionnellement. Je manque de temps et de disponibilités pour me changer les idées. Je ne peux pas dire que je souffre de l'absence de ces sorties, car je garde toute mon énergie pour passer à travers ce que je vis au travail. Le reste du temps, je le consacre à mon petit garçon. Je me remets tranquillement au sport après presque 3 ans d'inactivité. C'est à travers l'aérobic, puis le tai-chi que je reprends la

forme et le goût de bouger. Je reste sur mon appétit, car pour moi, ce n'est pas encore assez. J'aimerais avoir plus de temps pour tout faire ce que j'ai à faire.

3.2 Phase 2 : la mouvance, le passage de l'intérieur vers l'extérieur (1997-2000)

*La vie nous fait traverser bien des conflits et bien des épreuves.
Celui qui ne fait rien pour les résoudre et les vaincre ne peut s'attendre au triomphe.
Maître M.*

L'année scolaire 1995-1996 s'achève.

Je suis très heureuse qu'une autre année se termine. J'ai 3 ans d'expérience, je suis fière d'avoir tenu le coup, d'être passée à travers et d'avoir acquis des connaissances nouvelles. Je suis aussi particulièrement fière de partir en congé... de maternité. C'est en juillet que j'accouche d'un autre petit trésor. C'est merveilleux, deux enfants! Même si mon bébé me demande beaucoup d'énergie, je n'arrive pas à décrocher du travail, j'y pense tous les jours. Je constate aussi que le travail de mère au foyer ne me convient pas parfaitement. Les boires, les couches, le ménage, le lavage, les repas... Je n'arrive pas, là non plus, à me sentir complète et fière. Que me faut-il donc pour être heureuse partout? Où se trouve la réponse?

J'ai hâte de reprendre le boulot parce que je n'aime pas la vie de femme au foyer. Je m'ennuie, me sens inutile, j'ai besoin d'user de mes neurones et de relever des défis intellectuels. À l'école, je sais que le travail évolue et je sens venir un tournant important

que je ne veux pas manquer. Quelques semaines avant mon retour au travail prévu pour décembre 1996, je demande à mon supérieur immédiat d'assister à une réunion d'un comité d'action en toxicomanie, formé depuis septembre, où on y parle des orientations concernant les interventions en prévention de la toxicomanie. Je suis plus qu'intéressée par les échanges puisque j'attends ce moment depuis des années. Je sais que l'intervenante qui me remplace est très compétente et je suis doublement excitée à l'idée de voir ce qu'elle a fait depuis la rentrée des classes en août. Pendant la réunion, les échanges sont pertinents, les orientations me plaisent énormément et je me permets d'y mettre mon grain de sel puisque je suis sur le point du retour au travail. Après la réunion, mon supérieur immédiat invite l'intervenante en toxicomanie qui me remplace à le suivre pour échanger sur le contenu de la réunion. Il me salue et me souhaite une bonne fin de congé. Je suis bouche bée. J'ai chaud, je sens la rage monter en moi. Je n'arrive pas à croire qu'il me remercie de m'être déplacée sans même avoir la délicatesse de m'inviter avec eux pour échanger sur le contenu de la réunion que j'estime être le point tournant d'un vent de changement pour le service en toxicomanie. Je m'en retourne chez-moi, sans rien dire, sans trop savoir quoi penser. Je n'aurais jamais dû aller là. Je n'avais pas d'affaire là. Et en plus, je ne me suis pas sentie la bienvenue. Je pense qu'il apprécie la remplaçante plus que moi. Elle, il n'a fallu que quelques mois pour que les choses bougent alors que moi, j'ai attendu toutes ces années. Je suis incompétente, imbécile, nulle et engourdie. Je doute de moi, je ne sais plus quoi faire, je vis de la détresse psychologique en solitaire, je pense même au suicide par moment. Personne ne le sait; juste à y penser, ça me donne la chair de poule, je sais bien que je ne le ferai jamais...

Merde. Je refuse de me sentir stupide et inutile. Je rejette l'idée que ce que je fais n'a rien valu. Je me convaincs de parler à mon supérieur dès mon retour au travail de mon inconfort vécu lors de ma visite pendant mon congé et à quel point de me suis sentie mise de côté, irrespectée. Et c'est ce que je fais. À la première journée de travail, je lui demande de me rencontrer, ce qu'il accepte en me demandant de combien de temps j'ai besoin. Je lui rétorque : « ça prendra le temps qu'il faut ! » Il fronce les sourcils. Je suis fière de moi, je veux garder cette adrénaline qui me donne le courage de vider mon sac. Dans son bureau, j'explose d'une colère que je qualifie de contrôlée (pacifique que je suis) mais je m'assure qu'il comprenne le message. Je lui dis que je n'accepte pas qu'on ne reconnaisse pas ma valeur, qu'on me manque de respect, qu'on ne me donne pas les conditions pour que le service en toxicomanie soit efficace, qu'on ne voit pas les efforts et surtout les difficultés que je vis quand on me laisse dans mon coin à faire ce que je dois faire sans aucune aide, ni concertation. Je dénonce le fait que pendant ces années de travail, jamais un comité ne s'était mis en place pour se concerter afin d'identifier les besoins du milieu et les moyens à entreprendre, alors que j'en avais fait la demande plusieurs fois. Il m'écoute, attentif. Je suis choquée, déçue, triste. J'ai la rage au cœur. Je m'en veux de n'avoir pas exigé plus de soutien. C'est assez. Bien entendu, pour finir ça en beauté, pour laisser une belle impression de moi, même si j'ai le goût de lui cracher au visage, je lui dis à quel point je suis heureuse de l'initiative de l'intervenante remplaçante même si en dedans de moi, je lui en veux que ce soit elle qui porte les éloges et le mérite alors que c'est moi qui a bûché pour ça. Je reste quand même diplomate et polie, j'ai un statut précaire. Je lui mentionne ma satisfaction dans l'engagement de l'école à enfin investir dans ce dossier et que je le

préviens que je ne lâcherais pas puisqu'à partir de maintenant, le service en toxicomanie de l'école serait porteur des actions que tous, membres du personnel, devront assumer par l'engagement de la direction dans ce dossier qui est devenu prioritaire. La prévention ne repose plus sur mes épaules, mais devient la responsabilité de tous. Je me dis que dès lors, les rôles de chacun seraient déterminés. C'est le début d'un renouveau, c'est un second souffle pour moi. J'y investi tous mes efforts. Notre rencontre se termine par un poignée de main solide, yeux dans les yeux. Désormais, la toxicomanie n'appartient plus qu'à moi, mais à l'ensemble de la collectivité scolaire. Notre relation est demeurée très bonne par la suite, même si je suis restée aux aguets. L'effet que cet échange a eu sur moi est que je me sens plus droite, plus confiante; je me sens quelqu'un, avec du potentiel et des capacités. Je le consulte davantage, entre autres en lui apportant à chaque jour des bouts de joint que je trouve par terre au fumoir, chose que je n'aurais pas envisagé faire avant puisque je me sentais responsable de tout, donc de ceux qui consomment. Ces faits lui témoignent de l'importance d'agir à plusieurs niveaux, tous ensembles.

C'est la première fois que ça m'arrive. Je n'avais jamais parlé à un patron comme ça. Je suis quand même fière de moi, même si je ne lui ai pas tout dit, même si je n'ai pas partagé mes états d'être avec lui; de toute façon, ce n'est pas à lui que je les dirai! Je crois qu'il faut se garder le droit de dire aux personnes ce qui est nécessaire, non compromettant pour soi.

La première action du comité a débouché sur un sondage mené auprès de tout le personnel de l'école. Il témoigne des faits suivants :

- Les répondants perçoivent une recrudescence de la consommation ainsi que la banalisation du cannabis chez les jeunes ;
- Ils dénoncent le manque de concertation et veulent adopter une approche claire et précise qui engage tout le personnel;
- L'ensemble du personnel veut une approche éducative plutôt que répressive. Cependant, ils et elles ne sont pas d'accord pour tolérer ou fermer les yeux, et ne rien faire;
- Plusieurs se disent mal à l'aise, peu informés et peu intéressés, afin d'intervenir adéquatement;
- L'ensemble des répondants se disent intéressés à faire quelque chose.

Ces résultats me font sourire car je les avais anticipés et même partagés avec la direction. C'est à partir de ce moment que JE me suis donné le feu vert, car les arguments et les faits étaient là. Avec l'engagement de la direction et leur parole à l'effet que le dossier « drogues » devenait une priorité, je prends enfin les commandes d'une action concertée, permettant de délimiter mes sphères d'intervention et deviens, par le fait même, responsable d'une démarche qui allait s'échelonner sur plusieurs années. C'est dans ce type d'intervention que je commence à me sentir à l'aise, en contrôle, en possession de mes moyens, retrouvant petit à petit mon potentiel et ma confiance en moi. Je reconnais de plus en plus mon leadership et l'exercer me donne beaucoup de satisfaction et d'assurance. Pratiquer ce leadership me permet une meilleure rencontre avec mes forces, avec ce que je suis. Désormais, c'est dans ce filon que mes actions s'orienteront.

Je prépare des outils de sensibilisation, de la formation pour les enseignants et je co-anime des rencontres pédagogiques avec la psychoéducatrice. Ces formations s'adressent non seulement aux enseignants mais aussi à l'équipe de direction et aux membres des services aux élèves. Ces rencontres de formation permettent l'émergence d'un document d'intervention, document de référence qui deviendra *le Cadre de référence sur la gestion de la problématique de la consommation, de la possession et de la vente de drogues à l'école*. Ce cadre de référence, fruit des échanges entre tous les membres du personnel de l'école, deviendra l'outil d'intervention principal adopté par la direction. Je me découvre des talents d'animatrice et j'adore cela.

Toutes ces actions davantage orientées auprès du personnel de l'école se font en parallèle avec les activités de sensibilisation auprès des élèves. Je fais de l'animation avec un groupe de pairs aidants et de sensibilisation nommé « toxado » qui consiste à démystifier la toxicomanie et les drogues tout en leur donnant une courte formation en relation d'aide. Les kiosques tenus régulièrement, les spectacles de sensibilisation sur le tabagisme ou la toxicomanie sur l'heure du midi, les groupes de sensibilisation et de prévention du tabagisme et les tournées de classes font aussi partie du lot des activités que je réalise depuis que je suis engagée. De plus, je rencontre des jeunes en entrevue qui, dans la moitié des cas, n'ont pas toujours de liens directs avec la consommation. En effet, je ne ferme la porte à personne étant donné ma présence dans les corridors et ma disponibilité dans le milieu : ma porte de bureau est toujours ouverte. Alors je me permets de rencontrer des jeunes qui vivent toutes sortes de problématiques, soit des conflits mineurs, des peines d'amour, des jeunes qui souffrent d'isolement, d'autres qui ne veulent que jaser ou encore,

des jeunes qui se questionnent sur leur consommation ou celle de leurs amis. Ce sont habituellement des rencontres sporadiques auxquelles je n'assure pas de suivi (sauf en toxico et c'est quand il y en a!). Cependant, pour des situations majeures, je réfère l'élève à d'autres services dans l'école, respectant mon créneau « toxico » et celui des autres intervenants. Toutefois, ces contacts privilégiés avec les jeunes me permettent d'appivoiser l'univers des adolescents, ce qui me donne une meilleure compréhension de leur réalité. Je constate toutefois ma soif de plonger dans l'entrevue typique en toxicomanie. Sur ce sujet, on ne se bouscule pas à ma porte.

Ce mouvement de la base avec le personnel prend un sens extraordinaire puisqu'on structure un service scolaire, une ressource. Je suis fière d'y contribuer, d'en être responsable et de travailler pour une grande structure où j'ai un mandat, disons, mieux défini. Dès lors, le service en prévention de la toxicomanie devient petit à petit la Ressource en toxico. C'est plus grand que moi et c'est ce que je veux. La ressource n'est pas seulement moi mais toutes les informations que l'on peut y retrouver, toutes les actions que l'on peut y mener. De plus, *le cadre de référence sur la problématique de la consommation, de la possession et de la vente de drogues dans l'école*, connu par tous, enseignants, parents et élèves, devient le moyen privilégié pour intervenir auprès du jeune, même le plus réfractaire. L'idée n'est pas d'intervenir de façon coercitive, mais d'informer sur les actions qui pourraient être prises dans le cas où il y aurait consommation, possession ou vente de drogues dans l'école. En plus de démystifier le rôle de l'intervenante en toxico, on s'habitue à l'intervention et aux actions préventives. La direction accepte que je convoque le personnel et que j'intervienne dans chacune des unités afin de livrer de

l'information sur des outils de dépistage et d'intervention. Ma préoccupation majeure est de les entendre sur leur réalité dans leur classe, leur perception de la chose et leur volonté de développer un partenariat qui pourrait prendre la forme d'entraide et de concertation. Je veux les prendre là où ils sont. Encore une fois, je ressens chez-eux les mêmes enjeux, mêmes malaises face à l'intervention en lien avec la consommation de drogues. La plupart d'entre eux ne veulent pas rompre le lien de confiance avec le jeune, ne veulent pas agir sur un doute. Je me rends bien compte que beaucoup de travail de démystification reste à faire et je n'en vois pas le bout! Mais je sens un certain stimulus qui me pousse à agir et à ne pas lâcher.

Quelques enseignants me font part de leur doute face à des élèves. Au début, je suis mal à l'aise d'aller chercher les jeunes dans leur classe pour les informer de ces doutes. Mais je m'habitue vite, car pour la plupart, ils sont plutôt collaborateurs et ouverts. Rapidement, je commence à me faire connaître dans mon vrai rôle d'intervenante en toxico. J'aime de plus en plus faire des évaluations et m'habitue à questionner sur leurs habitudes de consommation. Quelques fois, je me trouve intrusive, mais la bonne collaboration et l'ouverture des jeunes en entrevue me rassurent. Ce qui m'aide, c'est que je connais l'univers de la drogue, les substances, les effets, les quantités et les limites pour y avoir fait moi-même l'expérience et pour avoir fréquenté de gros consommateurs. Je peux saisir et comprendre là où ils se situent. Plusieurs jeunes me témoignent leur confiance en revenant me voir ou en envoyant leur ami. Cette confiance qui se crée m'indique que je suis sur la bonne voie; ça me gratifie beaucoup et me démontre que j'ai ce qu'il faut, que j'ai un

timing à respecter et que je ne dois pas brusquer les choses. Mais je constate le côté craintif, méfiant et réfractaire des jeunes. Je les comprends.

La présence de stagiaires en techniques de travail social à la Ressource toxico permet de valider mes actions puisque je peux échanger sur ma vision de l'intervention et la leur tout en leur servant de « mentor ». La présence de co-équipiers me donne de la confiance; intervenir à deux est toujours plus intéressant, surtout que je crois beaucoup au travail d'équipe et qu'à deux, on fait plus de choses. Nos échanges sont très constructifs. Je trouve très intéressant de montrer et d'apprendre à travers l'expérience d'être consultante de stage pour le département de techniques de travail social, lieu où j'ai moi-même obtenu mon diplôme en 1989. Je rêve même en secret de me retrouver enseignante, là, un jour. Ce n'est qu'un rêve, mais j'y crois!

Je me responsabilise de plus en plus dans l'aménagement d'outils que je concocte à partir des nombreuses références, des formations reçues régulièrement, des cahiers d'activités que je commande, des livres que je consulte. Je m'amuse en me donnant les moyens de rendre mes entrevues plus productives, avec des outils faciles à utiliser.

Je commence à aimer mon travail d'« interventionniste ». J'ai confiance en moi un peu plus et je veux aller plus loin. Je pense que ce que je fais est bien, innovateur et que ça pourrait servir à d'autres milieux. J'ai 3-4 ans d'expérience, je pense que ce n'est pas négligeable et je sens bien qu'il y a un besoin que je peux combler, celui d'outiller les milieux. Alors je fais des offres de services puisque je ne travaille que 24 heures par semaine. Je communique avec les écoles du 1^{er} cycle du secondaire qui, autrefois, avaient

été mes lieux de travail. Deux écoles acceptent que je les aide à structurer avec eux un cadre de référence sur la gestion de la problématique des drogues et que je partage avec eux les outils d'intervention mis en place. Je décroche aussi un contrat avec les familles d'accueil du Centre Jeunesse que je rencontre 2 fois. Je fais également une offre de service à la Régie régionale afin qu'elle me finance une formation de deux jours que je monterai, animerai et dispenserai aux intervenantEs jeunesses qui travaillent en Maison de jeunes ou autres organismes communautaires. C'est merveilleux, mon expérience professionnelle prend une tournure inespérée, je me fais connaître et deviens presque une personne de référence dans la région. Qui l'eût cru!

3.2.1 Apprivoisement au lieu de parole

C'est comme si tout était trop beau pour y croire. Tout est arrivé trop vite. Cependant, j'ai la rage au cœur qui me tenaille les tripes et qui me ronge par dedans. Contrairement à mes premières années comme intervenante en prévention de la toxicomanie, je dors bien et ne ramène pas le travail à la maison, mentalement ou autrement. J'ai appris à couper. Mais je reste avec un goût d'amertume et de désolation. C'est difficile à exprimer en mots. Est-ce la lenteur de la considération de tout le milieu qui me met dans cet état ou est-ce ma lenteur à moi, mon inertie? C'est ni l'un, ni l'autre, c'est les deux à la fois.

Je commence à en parler à des gens de confiance car je suis moi-même méfiante, j'anticipe le jugement. Je commence à ouvrir doucement lors des réunions d'intervenants en prévention de la toxicomanie ou de la table de concertation locale. À chaque fois, je suis

étonnée de la porte que j'ouvre, des sentiments d'isolement et d'impuissance partagés par les personnes présentes. Ma rage monte encore et encore puisque eux aussi vivent la même rage. Je n'arrive pas à saisir que nos milieux ne comprennent pas ce que nous vivons. Nous manquons de soutien, de formation, d'échanges, de concertation. Je parle en *je* mais je considère que je parle ici pour bon nombre d'intervenants en toxicomanie; la toxicomanie est une problématique qui isole autant le consommateur que l'intervenant.

Je vis quelque chose de particulier en partageant mes sentiments à l'égard de mon travail. Je me sens moins coupable, je sens l'accueil, l'écoute et la compréhension des gens qui m'entourent. Ceux à qui je parle, mes amis, des connaissances, des parents, des voisins, me disent même avant que j'aie parlé, que mon travail doit être difficile parce que la drogue est une grosse problématique, surtout chez les jeunes. J'acquiesce de plus en plus alors qu'avant, je disais que ce n'était pas si pire. Je mentais parce qu'en fait, c'était l'horreur! Je mentais pour me convaincre que ce n'était pas si pire, que rien n'est facile et qu'il fallait travailler fort. Je me mettais la barre très haute. Mais je me rends bien compte que ce travail n'a rien à voir avec une job de bras! Travailler fort, je connais ça pour avoir grandi en campagne dans une ferme. Faire les foin, ramasser des roches et corder du bois, ça ne m'effraie pas. Mais ici, on parle de contact humain, on parle d'une problématique sociale. Mon endurance et mes gros bras ne suffissent pas. Je dois dégonfler ma balloune. Je suis désillusionnée car je croyais qu'on travaillerait tous en collaboration sur ce grand phénomène social qui ne pouvait laisser personne indifférent. Je me suis trompée. La conscience et l'implication sociale dans des causes tabous est lente et difficile, on évite de s'en mêler. Et j'ai commencé à comprendre que cette lenteur ne m'appartenait pas.

3.2.2 Ouverture à mon intériorité

*Les plus grands voyages sont ceux qui nous conduisent à l'intérieur de nous.
Lise Langlois*

Poursuivre mes études universitaires en pratiques psychosociales en 1997-98 fut un excellent choix. Les cours que je suis me permettent de mieux me comprendre, mieux me connaître, me donnent de l'assurance dans les interventions. Chaque cours, à des intensités différentes, me propulse vers des questionnements intérieurs, éveillant une conscience du moi et du surmoi. Je me rends compte de la présence d'une carapace que je braque pour me protéger, carapace dont je n'aurais jamais soupçonné la présence et que je reconnais de plus en plus dans ma vie personnelle. Certains cours provoquent chez moi une espèce de séisme identitaire, forçant le rapprochement des pôles tête, cœur et esprit. Ils me permettent de prendre conscience de la distance existant entre ce que je ressens, ce que je pense et ce que je dis. Et moi qui croyais être en parfait équilibre! J'étais loin de me douter qu'il s'agissait d'une illusion. À partir de ce moment, j'initie et accueille la découverte de mon intérieur, entre autres en intégrant l'art de respirer, de se centrer, d'accorder une attention inconditionnelle à ce qui se passe à l'intérieur de moi, dans mon corps entier, au moment présent. J'apprends à localiser mes douleurs, les habiter, les accueillir sans les juger. J'apprends à être en contact avec moi-même. Ça me plaît, c'est une découverte intéressante qui me convainc dans la poursuite de l'atteinte de mon équilibre intérieur.

Je suis attirée par l'initiation au tai-chi. J'adopte rapidement le principe de bouger et respirer chacun des mouvements en portant une attention consciente à chacun d'entre eux.

C'est très agréable. Je reprends le goût de bouger, de me remettre en forme puisque je n'ai pas fait de sport de façon régulière depuis 1994, soit environ 4 ans. J'apprends une autre forme d'art, la pédagogie perceptive du mouvement, nouvelle approche corporelle, qu'une enseignante du programme en psychosociologie partage avec les personnes qui le désirent. Je trouve cela formateur. Je n'intègre pas quotidiennement ni le tai-chi, ni le mouvement, mais garde l'essence du bien-être que cela me procure.

Je me rends compte que la présence à soi me donne une forme de solidité qui augmente ma confiance en moi lors de mes interventions. C'est comme si le rapprochement avec ce que je suis favorise ma crédibilité auprès de l'organisation scolaire, les directions, les enseignants et les jeunes. Je suis plus confiante dans mes contacts individuels avec ces derniers, je sens que ma capacité d'écoute est meilleure. Je prends de plus en plus conscience de mon regard et de mon écoute à moi-même qui deviennent un carburant dont je ne peux plus me passer.

3. Phase 3 : La boucle, l'émancipation (2000-2003)

*Dans le combat on peut vaincre des milliers d'hommes.
Qu'est cela en regard de celui qui se vainc lui-même?
Celui-là est le plus valeureux des conquérants.
Dans le Dhammapada*

Ce désir de me rapprocher des gens dans l'intervention préventive en toxicomanie m'amène à exercer un rôle de consultante, rôle que j'expérimente et mets en pratique grâce à un cours terminal du certificat en pratiques psychosociales à l'UQAR en 1999. Avec la

supervision de l'enseignante dans ce projet, j'offre au directeur adjoint du secteur d'adaptation scolaire une démarche structurée, claire et rigoureuse, échelonnée sur 5 mois. Cette démarche amène les enseignants de cette unité à évaluer le *cadre de référence sur la gestion de la problématique des drogues* et à l'adapter aux besoins et à la réalité de leur milieu. Ça me donne accès d'une part à ce qui se vit par rapport à cette problématique et d'autre part, à la complexité de l'intervention. Je tente de soutenir à mon tour les enseignants de cette unité.

Je suis rassurée de ne pas posséder toutes les réponses, réponses qui, pour moi, étaient le fondement même d'une bonne intervention. J'apprends à ne pas tout savoir et tranquillement, en toute humilité, j'apprends à mettre des mots sur mon savoir que je considère très modeste. Je découvre les bienfaits que me procure l'émergence de mon expérience et le partage de celle-ci. Ce que j'aime aussi particulièrement, c'est de permettre à l'autre de nommer ce qui se passe pour elle, pour lui, quand ils interviennent. En plus de prendre conscience et de se donner leurs propres outils, ils m'en apprennent. Cette démarche avec les enseignants m'a beaucoup plu. Je ne suis pas arrivée avec des réponses; je suis arrivée avec des questions, questions qui, elles, sont le fondement de ce qui se passe pour moi. C'est comme si j'apprenais à partager mon ignorance, acceptant que je ne sache pas tout et finalement, découvrir que j'en sais un peu. Ce qui a changé chez-moi à partir de ce moment, c'est que j'ai voulu apprendre de l'expérience des autres en échange de mon savoir et ce, pour en apprendre encore plus. C'est devenu une spirale dont je ne peux plus me passer, un mouvement de va-et-vient.

J'atteins, en quelque sorte, un niveau de satisfaction professionnelle que je n'avais jamais vécu jusqu'à présent. Mon expérience, mes convictions d'agir ensemble, mes implications avec les différents partenaires locaux issus des milieux communautaires et du réseau de la santé et des services sociaux contribuent à me faire connaître et me convaincre, par le fait même, de déployer mes ailes dans la communication de mon savoir dans l'intervention préventive en toxicomanie. Ce sont ces engagements sociaux et la mise en place de la ressource en prévention de la toxicomanie dans mon milieu scolaire qui ont augmenté ma confiance en moi. Je sais que mon poste de 24 heures me contraint dans mon milieu, minimisant mes heures d'implication ailleurs. Mon désir de travailler à temps plein a raison de mes ambitions. Je décide donc d'écrire un projet que j'adresse à Fond Jeunesse Québec, organisme qui finance des actions visant l'insertion sociale, communautaire, culturelle ou professionnelle des jeunes.

Or, je reçois le financement nécessaire pendant deux années consécutives, soit 2001-2002 et 2002-2003, pour réaliser le *projet Des toxics et moi, pour agir en amont des toxicomanies chez les jeunes*. Ce nouveau projet auquel j'accorde beaucoup d'importance m'amène à intervenir dans les écoles du 1^{er} cycle du secondaire de la MRC Rimouski-Neigette, milieux où autrefois (1993-1994), à ma première année comme intervenante en prévention de la toxicomanie, j'étais intervenu. Pour moi, c'était une boucle inespérée. Mon souhait qu'un jour, je reviendrais la tête haute, était arrivé. J'étais restée avec un sentiment d'amertume et de tristesse, de culpabilité et d'incompétence que je n'arrivais pas à oublier. Ce projet est venu, en quelque sorte, mettre un baume sur la blessure de mon intégrité. De plus, je suis particulièrement fière de ce projet car il touche à la fois les élèves,

le milieu scolaire dans la structure d'intervention et les parents. C'est un projet innovateur qui me met en contact d'une part avec la réalité des jeunes et d'autre part, avec les résistances, l'impuissance et les questionnements des parents et du milieu scolaire.

Les réalisations d'envergure n'arrêtent pas de se multiplier. Nous sommes invités, un intervenant de l'Estran (service en alcoolisme et toxicomanie du Bas-St-Laurent) avec qui j'ai monté le projet PARCUP (programme d'activités et de réflexion sur la consommation et l'usage des psychotropes), et moi, à le présenter lors d'une journée de colloque, le Jour Tox 2002 à Rimouski. Devant plus de 100 personnes inscrites à notre atelier, nous avons exposé les motivations qui nous ont poussées à mettre en place ce projet ainsi que ce qu'il comporte. En quelques mots, ce programme consiste en une journée de sensibilisation et de conscientisation des drogues avec des groupes de jeunes adolescents à risque (6 à 8 jeunes par groupe) qui, par référence de la direction de l'école ou de façon volontaire, participent aux activités proposées. Ce projet se réalise à l'école depuis 2001, à raison de 4 à 5 groupes par année. Il a même inspiré un autre projet d'envergure provinciale, financé par la Régie Régionale de santé et des services sociaux et auquel j'ai contribué, celui du PIF jaune, dont le programme est présentement sous presse et touchera les écoles et les Centres Jeunesses du Québec.

Je m'implique sur des comités d'intervention en milieu scolaire du Bas-St-Laurent, dirigés par le responsable du dossier de la toxicomanie à la Régie Régionale. Nos réflexions nous amènent à mieux identifier les besoins des milieux, orientant nos actions. C'est alors que nous sommes interpellés par la directrice d'une polyvalente de la région pour l'aider à

mettre en place un plan d'action auprès de son personnels afin de structurer un cadre de référence sur la gestion de la problématique des drogues. J'accepte avec une grande joie d'intervenir avec un autre intervenant de l'Estran dans l'animation d'une journée de formation et de réflexion afin qu'émerge une structure d'intervention concertée par les gens du milieu, soit les enseignants, les directions de l'école et de la Commission scolaire, ainsi que divers partenaires de la communauté (maison de jeunes, policiers, etc.)

Je récolte enfin le fruit de la persévérance, de la ténacité, de la patience, de la croyance en des jours meilleurs. Je sais que je suis la seule responsable de cette récolte parce que j'ai cru que je pouvais être quelqu'une, celle qui me ressemble, celle qui est ce que je souhaite, celle qui a confiance et qui s'estime.

3.3.1 Lieu de parole

C'est ici, dans cette phase, que mes ailes se sont déployées, que je me suis sentie en possession de quelque chose d'important. Le fait de m'approcher des gens, des parents et des profs, m'a permis de comprendre leur solitude à eux aussi, permettant de mieux accepter la mienne en me sentant moins coupable. La détresse perçue dans les yeux des parents lorsqu'ils se sentaient démunis, ne sachant plus quoi faire, s'inquiétant de leur enfant consommateur, me touchait profondément, car je sentais que pour eux, le lieu de parole était tout comme moi, important dans le processus d'exploration et de compréhension du problème. L'impuissance des enseignants, même si un protocole d'intervention existe, se lisait également dans leurs yeux. Et malgré toutes ces années

d'efforts consacrés à la mise en place d'outils, ça ne suffisait pas, car intervenir en toxicomanie auprès des jeunes ne s'apprend pas dans une relation d'autorité avec un protocole. La problématique en tant que tel est tellement complexe, et c'est cette complexité qui me désole et qui me ramène à ma propre impuissance. C'est en dialoguant avec moi-même que j'ai pris conscience de ce phénomène. Et c'est pour cela que je me sens tellement démunie devant chaque situation de toxicomanie. Les signes physiologiques ne trompent pas. Je vis un malaise incontrôlable lorsque je suis en présence de consommateurs, surtout dans leur milieu, dans les corridors, dans la cour intérieure ou dans les entrées. À chaque fois que je suis appelée à sortir ou à être en contact avec eux, je souhaite de tout mon cœur ne pas arriver en prenant sur le fait un élève avec un joint. Je ne trouve pas d'aisance à circuler dans les halls où c'est bondé de jeunes car je me sens intrusive, observant la méfiance des jeunes, qu'ils soient consommateurs ou non. Ils ne veulent pas se faire identifier, porter le chapeau de consommateur et être victime de jugement de la part du personnel scolaire. Mon rôle d'intervenante en toxicomanie est fragile et la crédibilité dépend de ma relation d'« être » avec eux. Entourée de 2000 élèves, il est facile de perdre cette crédibilité, crédibilité qui peut être affaiblie suite à des perceptions, des interventions mal mesurées ou de l'influence négative. Cependant, les rapports entretenus avec les jeunes consultés m'ont rapprochée de leur univers; je suis plus ancrée, moins hésitante, plus confiante dans mes allés et venues dans ces corridors et dans ces entrées. Le regard des jeunes est différent, le mien aussi. Il existe une confiance mutuelle, construite au fil des ans par l'expérience, la stabilité de la Ressource et les actions

menées de toutes parts. J'aime ce qui arrive, ce que la Ressource devient. J'aime aussi ce que je deviens, puisque j'y ai contribué.

Ce qui m'a vraiment permis d'être près des jeunes, ces consommateurs, fut ce projet PARCUP (2001), programme d'activités et de réflexion sur la consommation et l'usage des psychotropes. Cette journée de réflexion a convaincu les plus réfractaires à venir d'abord s'évaluer en individuel comme consommateur, puis, à participer à une activité de groupe (environ 6 à 10 jeunes) d'une durée d'une journée où on leur donnait des repères pour éviter les pièges de la toxicomanie. C'est avec un souci de partage que les activités ont été préparées. Je n'avais jamais vu autant de consommateurs, parfois les plus connus, se ruer à la porte de mon bureau. Je pense qu'ils ne venaient pas seulement pour la journée de cours pour laquelle nous motivions leur absence à la direction. Ils ne venaient pas non plus pour moi-même si ça me faisait du bien d'être « populaire »! Ce qui me rendait si heureuse, c'est d'avoir réussi à trouver le moyen de m'approcher de leur essence, leur réalité, leur univers. C'est dans ces moments que j'ai eu les contacts les plus forts avec les jeunes, filles ou garçons. C'est là que j'ai vu que ce n'était pas facile pour eux non plus, de se livrer, de parler d'eux ou même, de se sentir jugés ou rejetés par les actions des adultes de la société en général. Plusieurs vivaient des problématiques déchirantes. Je les aurais écouté des journées entières. Je n'avais pas nécessairement le goût de jouer à l'intervenante; j'avais juste envie d'être là, de les entendre, de comprendre leur situations, leur style de vie, leur réalité, de saisir leurs mécanismes d'adaptation, leurs perceptions, leurs visions, leurs rêves. Ce fut une de mes plus belles expériences, un lieu de parole extraordinaire pour moi comme pour eux.

Au niveau de la grande organisation scolaire, elle m'impose de plus en plus leurs attentes d'augmenter la surveillance en m'y impliquant par ma présence et mes interventions dans les corridors. Je ressens de plus en plus le besoin d'affirmer mes limites malgré ma précarité qui me bâillonne depuis si longtemps. La seule place où j'ai exprimé clairement et ouvertement ma limite est à travers une lettre écrite suite à un échange avec ma supérieure immédiate qui m'a laissée entrevoir que je pourrais être remplacée par une surveillante d'élèves parce que je ne circulais pas assez dans les corridors sur l'heure du midi. Voici la lettre, datée du 13 octobre 2001.

[...] Ce qui m'irrite vraiment, c'est qu'on m'impose un double rôle, celui d'être à la fois surveillante d'élèves et intervenante en toxicomanie et qu'on me menace même de me remplacer par des surveillants d'élèves. Je n'arrive pas à croire qu'on en vienne même à entrevoir cette avenue. J'ai dû mal comprendre les propos. En tout cas, y'a de quoi « feeler cheap » et je me questionne si on reconnaît vraiment mes compétences. Je n'entrerai pas ici dans l'histoire de ma vie d'intervenante au Paul-Hubert car il y a de quoi pleurer, mais je veux simplement souligner le fait que si j'avais été surveillante d'élèves comme mes supérieurs le souhaitent, je n'aurais jamais eu la confiance que les jeunes me témoignent. On ne reconnaît pas le travail dans l'ombre que j'effectue. On ne sait pas l'essence même de l'intervention en toxicomanie. Le témoignage de reconnaissance, ce sont les jeunes qui me le donnent. Très peu de fois, mes supérieurs me l'ont témoigné, sauf peut-être par simple politesse, pour ne pas paraître trop « cheap ». J'en tire aujourd'hui cette triste conclusion.

Je peux comprendre l'insécurité vécue par les directions. Je peux aussi avancer que j'ai vu pire les années passées. J'ai dénoncé des faits sans que personne ne bouge. J'ai vu des directions fermer les yeux devant des faits. J'ai nommé des endroits propices, j'ai sollicité le partenariat et j'ai eu un faible retour. Et maintenant, on me demande de jouer à la police. Vous jugez sans savoir le « travail au noir » que j'effectue. Je peux nommer des noms, je suis certaine que vous en connaissez plus que moi. Je peux me promener partout, je suis certaine d'en prendre plusieurs par semaine. Et ça va donner quoi? Vous aurez ce que vous voulez. Et la ressource en toxicomanie sera ruinée. Chaque fois que j'ai été témoin de quelque chose, je suis intervenue, directement ou indirectement. Je n'ai pas toujours rapporté à la direction, je l'avoue. Les accusations portées à mon égard ne sont pas totalement fondées puisque vous ne connaissez qu'une partie de la réponse. Et vous êtes prêts à me juger négativement... difficile pour moi de

prendre ces critiques positivement. Combien d'interventions vos enseignants, surveillants et intervenants font en lien avec la drogue sans même que vous le sachiez. Il s'agit de leur demander et vous serez surpris et peut-être même choqués. Peut-être n'avez-vous pas compris leur message. Ces jeunes consommateurs ne sont pas toutes et tous dénoncés. Mais ils sont prévenus. Ce travail dans l'ombre est essentiel. À tous les jours, je préviens les jeunes de leurs choix, leur dis de ne pas consommer et encore moins à l'école. Je les encourage à adopter des comportements sains. Mais je ne joue pas à la surveillante. Chacun son métier! [...]

J'avoue que je ne suis pas habile pour intervenir en contexte d'autorité, sauf dans des situations majeures, comme lorsqu'il y a de la violence ou un danger. Ne pas reconnaître le travail de corridor que je fais dans l'ombre m'a sidérée. Ce qu'ils voulaient, en fait, c'est que j'agisse comme une surveillante en errant ça et là, en allant d'un groupe de jeune à un autre. Je sais très bien que dès qu'on approche, les jeunes se cachent, se méfient et j'étais incapable de jouer à la cachette avec eux. Pour moi, c'est être hypocrite de m'approcher d'eux en faisant semblant de faire la « smat » ou en cherchant les fautifs alors que la majorité en ont rien à cirer de la présence d'adultes qui s'immiscent dans leur conversation. Faire des activités de prévention et de sensibilisation dans les halls ou n'importe où ailleurs, j'en fais régulièrement. Mais lorsque la direction me demande d'être présente dans les corridors à l'heure du midi et m'impose les endroits à couvrir, je ne l'accepte pas, je veux garder mon autonomie professionnelle. De toute façon, je suis dans les corridors à tous les midis. Je leur identifie les endroits propices où les jeunes consomment, alors ils n'ont qu'à s'y rendre; j'ai même été témoin qu'un directeur ait vu sous son nez deux jeunes fumer un joint de *pot* sans rien faire. Et moi, on me demande de dénoncer : non mais y'a des questions à se poser! Tout ça me fait ronger mon frein, m'amène hors de moi.

Écrire cette lettre est libérateur et crée un mouvement qui me confirme que je dois faire autre chose dans la vie que d'être une *intervenante en prévention de la toxicomanie*. Je sens la pression de plus en plus forte du milieu scolaire dans l'intervention de contrôle et je n'aime pas cela, je résiste à jouer ce rôle, j'en suis incapable, c'est plus fort que moi. Arriver à partager cette incapacité, cette crainte de m'imposer un rôle, relève d'un désir de transformer ma perception négative de mon incompetence en acceptation de mes limites. Je suis fatiguée d'intervenir dans ces conditions. Je suis exténuée. J'ai construit quelque chose d'intéressant, de reconnu et de valorisé par le milieu et c'est tant mieux. Il est temps de partir, je me meurs de me renouveler, je veux qu'un changement professionnel s'opère.

3.3.2 Ouverture

L'ouverture de ces zones grises ne se fait pas sans douleurs, sans efforts. Je m'en veux d'être restée là si longtemps alors que ne n'étais pas heureuse, alors que j'ai nourri si longtemps un doute face à mon compétence. L'accès à la satisfaction est en partie parce que j'ai habité mes forces et travaillé en fonction d'une structure d'intervention, de la mise en place d'un service et créé des collaborations. Cette solitude insoutenable, cette retenue face à l'itinérance corrédoirienne me vouait à l'échec.

Ma plus grande découverte à la lumière de mon expérience est de ne jamais rester seule avec une problématique comme celle-là. Ne jamais garder pour soi son malaise. Mon malaise, j'apprends à le nommer en entendant la résonance des autres, en découvrant les réalités de chacun qui ne sont pas si différentes de la mienne.

L'ouverture est pour moi celle reliée à plus grand que soi, ouvrir sur le monde, dégager les voies d'accès pour se dépasser soi-même. Pour moi, tout ce qui devait être fait l'a été, avec ce que je suis. Peut-être n'ai-je pas toujours satisfait mes employeurs; l'important, c'est que je me sois réalisée. Une autre personne aurait peut-être fait autre chose et c'est correct aussi. L'important, c'est de produire ce que l'on est, c'est de construire sa propre identité professionnelle.

3.3.3 La reconnaissance

Tout ce que je peux dire, à la lumière d'où je me situe aujourd'hui, est que la seule reconnaissance qui est importante pour moi est celle que je me donne. J'ai senti la reconnaissance quand j'ai vraiment exercé mon potentiel, quand j'ai ressenti l'impact et la résonance chez les autres, autant du niveau scolaire que communautaire ou du réseau de la santé. Je me suis fait féliciter, mais ça ne vaut pas ce que je éprouvé vraiment à l'intérieur de moi. De toute façon, je n'ai pas souvent cru aux éloges venus des patrons, disant que je faisais du bon boulot. Ils ont appris à opérer du renforcement positif auprès de leur personnel par souci de productivité. Cependant, j'avoue que je suis tombée sur de bonnes personnes qui partageaient les mêmes préoccupations que moi. Tout n'est pas noir, tout n'est pas blanc!

J'ai eu ma part de reconnaissance dans le témoignage des élèves, et dans celui des intervenants qui partageaient comme moi leur colère, leurs souffrances, leur solitude, leur désarroi. J'ai eu d'excellentes collaborations avec la direction sur plusieurs dossiers.

J'ai cru un long moment que j'associais la reconnaissance à celle que mon environnement humain accordait à la toxicomanie et non à mon travail. J'ai compris que je devais me dissocier du phénomène, car la drogue dérange et c'est délicat, complexe. Je ne peux pas me battre contre la drogue, comme je l'ai déjà mentionné plus haut. Ce que moi j'ai fait pendant ces 10 ans, dans la mise en place d'outils, dans l'information transmise, dans les formations, dans les programmes, dans les actions, devrait être la base de la reconnaissance que je dois m'accorder. Ce furent les fondations de mon développement professionnel, contribuant à la formation de ma construction identitaire, à ce que je suis.

CHAPITRE IV

LES ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT D'UNE NOUVELLE PRATIQUE ET MA CONSTRUCTION IDENTITAIRE

Décortiquer sa pratique, la réfléchir, la tourner dans tous les sens pour tenter de la comprendre afin d'en faire ressortir les fondements de la construction professionnelle et identitaire est un travail intellectuel auquel je ne pensais pas m'arrêter un jour. Ce creusage de tête « silencieux » que j'exerce depuis toujours, avouons-le, est devenu quelque chose de concret puisqu'à chaque fois que je m'y arrête, (à travers entre autres mes cours à l'université depuis 1989) je goûte un peu plus à ce que je suis, à ce que je porte, à ce que j'ai, à ce que je deviens. Ces découvertes m'éclairent sur l'individu que je suis dans son développement, dans son identité. Je comprends aussi de plus en plus que pour moi, mon développement professionnel se fait de pair avec ma construction identitaire. Pour moi, comprendre comment je me développe et comment je me construis m'aide à être en équilibre, centrée, et contribue à une meilleure intervention, m'aide à mieux comprendre le développement de l'autre et m'habilite à l'aider à se comprendre ou du moins, à le pister. Et j'adore ça.

Cet exercice de jeter un zoom sur mon développement professionnel en lien avec ma pratique d'intervenante en prévention de la toxicomanie auprès des jeunes a permis de soulever plusieurs enjeux auxquels j'ai été confrontée. Grâce à l'utilisation de l'analyse par théorisation ancrée de Pierre Paillé (1994), j'ai pu faire ressortir des éléments essentiels

dans mon développement et ma construction identitaire, entre autres les enjeux dans lesquels je me suis trouvée, lesquels j'ai dû surmonter sans même me douter au départ qu'il s'agissait d'enjeux.

4.1 Les enjeux d'une nouvelle pratique

Qu'est-ce que j'ai gagné dans cette nouvelle pratique? Qu'est-ce que j'ai à perdre? Pour moi, ce nouveau défi professionnel me faisait gagner plus que perdre. C'était le départ d'une grande aventure professionnelle où tout pouvait se jouer.

J'ai parlé de la construction d'une nouvelle pratique plus haut, là où on se retrouve à la sortie de l'école. Que faire avec ma formation en techniques de travail social et en animation de petits groupes? Avec quelle clientèle je veux travailler? Quand on a plusieurs intentions, surtout celle d'œuvrer dans son domaine d'études, et que les emplois se font rares, on espère que quelqu'un, quelque part, nous choisisse. En 1989, lors de ma graduation collégiale, cet enjeu était bien réel. Confrontée à cette réalité, j'ai dû accepter, comme un cadeau du ciel, avec une grande joie, l'offre d'emploi qui m'était enfin fait en 1993. J'étais très heureuse de travailler dans un milieu scolaire. Je ne savais pas que là, j'avais tout à apprendre, tout à construire et ce, sans soutien, sans appui. Désillusionnée de ce que j'attendais de ce milieu auquel j'accordais beaucoup de crédibilité, je me suis contentée de foncer car je n'avais rien à perdre puisque je ne partais de rien. Je me savais forte et vaillante, débrouillarde et autonome, mais jamais je n'aurais pensé être confrontée à cette réalité de porter seule une problématique aussi lourde que la toxicomanie chez les

jeunes, autre enjeu désolent. J'ai dû me résigner et accepter ce fait, même si je doutais du sens de l'intervention dans cet univers éducationnel confus à mes yeux. Inexpérimentée, j'ai embarqué dans le wagon de la débutante, du premier emploi, du monde professionnel. Cet enjeu fut le premier et le déclencheur d'une longue série d'autres dans mon développement professionnel.

La nouvelle fonction de l'intervention en prévention de la toxicomanie au Québec m'apparaît également comme un enjeu auquel j'ai dû faire face. Ce constat est même dénoncé dans un rapport synthèse sur les ressources et les activités consacrées à la prévention de la toxicomanie dans les écoles secondaires au Québec (Ministère de l'Éducation, 1998).

Un autre enjeu, plus personnel, est celui du sentiment d'incompétence que j'ai nourri suite à mes observations du milieu qui ne collait pas avec la perception que j'avais de l'importance d'agir ensemble. Ce cercle vicieux est devenu le venin responsable de mon isolement et de la perte de ma confiance en moi au début de ma pratique. Nul doute que mon développement professionnel dans ce milieu fut influencé par cet état de malaise renforcé par mon inexpérience et, par conséquent, a eu un impact dans mon développement et mon identité personnelle.

La précarité d'emploi, autre enjeu, joue un rôle important dans le choix de rester à l'emploi ou de quitter. On ne décide pas de quitter parce qu'on ne se sent pas bien, en tout cas, pas moi. Ma situation financière et mon désir de travailler dans le champ de l'intervention a eu raison sur mes choix de demeurer à l'emploi. Pour moi, je devais

construire ma réputation, faire ma place et l'acquisition d'expérience était très important. Même si j'avais de plus en plus le goût de questionner les idéologies des directions d'écoles et de dénoncer ma situation difficile, des collègues m'ont recommandé de me tenir pénarde et docile puisque mon poste pouvait être coupé. Débutante et désireuse d'acquérir de l'expérience, j'ai suivi les conseils, taisant l'expression de l'illogisme perçu, par peur de perdre mon travail. Je me sentais coupable de penser sauver mon emploi plus qu'au sens que j'y donnais.

Taire ou ouvrir? Tel est cet autre enjeu marquant dans mon développement professionnel. J'ai dû me rappeler souvent que j'étais engagée par la commission scolaire et que je me retrouvais dans un milieu d'éducation, donc je devais, en quelque sorte, me soumettre aux idéologies du milieu. J'ai d'abord choisi la voie du taire. Mes observations et ma compréhension du phénomène de la toxicomanie et surtout, les rouages du milieu m'ont donné des mots pour exercer la voie du dire, la voie du gros bon sens et d'ouvrir sur mes idéologies afin d'influencer le milieu à se structurer en matière d'intervention et de prévention en toxicomanie. L'enjeu était aussi d'arriver à rendre le milieu plus autonome dans l'intervention, pour qu'enfin cessent ces cris incessants et insupportables de tenir seule la responsabilité de la prévention de la toxicomanie dans le milieu. Au fond, j'ai compris que mes valeurs personnelles, celles que j'accordais à mon travail et surtout à l'intervention et les valeurs que le milieu institutionnel portait, étaient différentes et que je devais d'abord m'adapter, me conformer afin d'éviter la confrontation. J'avoue que ce fut pénible.

Le faible engagement du milieu, des enseignants et même des parents, malgré leur bonne volonté, est un autre enjeu auquel je me suis confrontée dans mon rôle d'intervenante en toxicomanie. J'ai compris que l'enseignement est à lui seul une lourde tâche et que l'intervention toxico, complexe en soi, ne s'exerce par la majorité des enseignants que de façon très secondaire. De plus, la majorité des parents, même s'ils veulent le meilleur pour leurs enfants, vont demander de l'aide ou s'informer sur cette problématique que s'ils s'y sont, dans la plupart du temps, confrontés. Cet enjeu me ramène face à un besoin qui s'est manifesté de plus en plus chez moi à la lumière de mon récit, celui d'avoir de l'impact et de me sentir utile. Par conséquent, le faible engagement de ces partenaires renforçait le sentiment d'inutilité, me renvoyant l'image que ça ne sert à rien, car après tout, il n'y a rien à faire. Refusant de me qualifier d'inutile, ce même enjeu a permis de développer une sphère d'intervention qui m'a démarquée dans mon rôle d'intervenante. En effet, mon besoin d'influencer et d'être entendue et reconnue m'a amenée à développer des outils de dépistage et d'intervention que j'ai pu transmettre aux enseignants de plusieurs écoles ainsi qu'aux parents. En plus d'entendre le besoin réel des individus et des groupes, j'ai pu contribuer à laisser une trace non seulement par la mise en place d'instruments d'intervention leur donnant plus de repères dans leur coffre à outils mais aussi, en leur offrant l'occasion de s'exprimer sur ce sujet et ce, en toute confiance.

L'intervention en prévention de la toxicomanie fut un enjeu important auprès de la clientèle jeunesse. Démystifier la consommation d'alcool et de drogues chez les jeunes et le phénomène de la toxicomanie est en soi un défi de taille puisque tous, nous avons notre petite idée sur ce phénomène. Pour bien comprendre où chacun se situe, il devenait

primordial pour moi d'aller chercher la personne là où elle se trouve, autant l'enseignant, le parent ou le jeune. Pour ce faire, je devais m'approcher de ces individus et bien saisir le lieu où ils parlent, d'où ils sont, d'où ils perçoivent les choses. Lorsque je me suis donnée les moyens de les entendre, mon attitude s'est modifiée. Je me suis sentie moins coupable de ne pas tout savoir, de ne pas avoir toutes les réponses et même heureuse d'apprendre de leur expérience. Je me suis donnée l'occasion d'écouter et d'entendre sans avoir la prétention de montrer quoi que ce soit, permettant à l'autre de dire. Vouloir être l'experte dès le départ en prévention et en intervention de la toxicomanie chez les jeunes était inaccessible pour moi même si on disait de moi que je l'étais. Je ressentais beaucoup de pression et je cherchais à le devenir même si j'étais convaincue du contraire. Mais peu à peu, j'ai compris que mon expertise pouvait se développer dans le rôle de facilitatrice dans l'expression de tous et chacun. C'est là que j'ai commencé à être plus sûre, plus confiante, plus sensible à l'écoute des besoins. Ce que j'ai gagné, c'est la connaissance et l'ouverture sur l'autre. Cet exercice a contribué à avoir accès à mon humilité, car le seul mérite que j'avais était de m'avoir donné cet accès. Toutes les connaissances acquises en intervention toxicomanie ne valent pas le poids des échanges avec les élèves consommateurs, avec les profs confrontés à la réalité d'intervention, ni avec les parents, curieux, soucieux ou envahis par le désarroi qu'engendre consommation de leur jeune ou la toxicomanie. J'ai également eu accès à une certaine sérénité dans mon travail à partir de ce moment, moment que je considère important dans mon développement professionnel.

L'enjeu de l'appartenance en est un d'une grande importance. Appartenir à une structure, à des services psychosociaux d'un établissement d'éducation a favorisé l'adapta-

tion au milieu mais a également, à certains niveaux, rendu difficile le contact avec la clientèle, surtout les plus réfractaires, les plus farouches, les plus méfiants, ceux qui ne font pas confiance aux services sociaux. On sait que plusieurs adolescents font partie de cette catégorie; la majorité des consommateurs fait également partie de ceux-ci.

Je me reconnais de plus en plus comme une personne qui a besoin d'impact, qui cherche à se démarquer par son sens de l'organisation et de l'autonomie. Même si la toxicomanie ne laisse personne indifférent, peu osent s'en mêler, ce qui fait que j'ai souvent été, surtout au début de mon embauche, en mode « attente » puisque je n'arrivais pas à trouver le filon qui me démarquerait, qui soulèverait un mouvement de prise en charge. J'ai sous-utilisé ainsi mon sens du leadership. J'ai vécu beaucoup d'insatisfaction causée par cette passivité qui devenait la source d'un déséquilibre, ayant pour conséquence de la difficulté à répondre à mon besoin de reconnaissance, autre enjeu important dans mon développement professionnel. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais la seule à m'intéresser au phénomène de la toxicomanie chez les jeunes alors que c'était un sujet d'actualité. Bien sûr, j'étais engagée dans un but bien précis : celui de faire de la prévention, mais je ne saisisais pas la logique de porter seule ce dossier. Au fond, ce que je comprends à la lumière de tous mes écrits et mes réflexions, c'est qu'en plus d'être laissée à moi même avec cette problématique, j'ai été confrontée à la réalité qu'on compartimente les pratiques, chacun confiné à ses interventions, à sa tâche. Peu veulent s'impliquer, c'est le « chacun pour soi », « c'est pas ma job ». Or, ce que j'ai cherché à faire tout au long de ces années, c'est de créer des passerelles entre les différentes personnes qui gravitent autour du jeune et ce, sur différentes sphères d'intervention. Même si, au début, peu de gens empruntaient ces ponts,

un mouvement s'est créé et lentement, une collaboration s'est concrétisée, ce qui a contribué à sentir un certain sentiment de satisfaction, de reconnaissance.

Un autre enjeu, celui de faire cette démarche de recherche afin de nommer mon développement professionnel à travers ma pratique d'intervenante en prévention de la toxicomanie chez les jeunes en milieu scolaire. Qu'est-ce que j'y gagne? Qu'est-ce que j'y perds? Je gagne une meilleure connaissance de moi-même dans le milieu professionnel et en général puisque je cerne mieux les parties qui composent mes croyances et mes valeurs qui m'ont guidée dans mes choix et mes convictions. Mieux se cerner, mieux comprendre mes composantes a favorisé le respect de mon intégrité, de ma personne. Je préfère voir ce que je gagne plutôt que ce que je perds car les gains sont trop élevés pour que la perte m'atteigne. Simplement me connaître un peu plus est déjà un gain incommensurable.

4.2 La trame de fond dans ma construction identitaire

Dis-moi d'où tu viens, je te dirai qui tu es
Dicton populaire

Quand j'ai débuté ma profession d'intervenante sociale, j'étais loin de me douter qu'elle serait le fondement même de ma construction identitaire. Je croyais plutôt que notre identité était reliée à notre enfance, notre famille, nos relations avec les autres et que le travail n'avait rien à voir ou presque. Au contraire, pour moi, le travail est devenu en quelque sorte, une sphère dominante dans ma construction identitaire. C'est là que j'ai pris ma place, c'est là que mon niveau d'assurance s'est développé, c'est là que je me suis

sentie vraiment quelqu'une. « Réussir dans la vie » n'est certes pas entièrement relié à la profession, mais j'y ai accordé beaucoup d'importance. Ma perception des choses a un peu évolué. Je pense que ma réussite est reliée à mon statut professionnel qu'en partie, puisque qu'il en est rien si je ne réussis pas à me saisir, me comprendre, me cerner, me connaître. Avoir un statut social ne permet pas d'atteindre un équilibre si, au fond de soi, on est en perpétuel questionnement. Intervenante dans une grosse école avec un mandat important et des conditions salariales satisfaisantes ne m'a pas donné le laisser passer vers l'équilibre, au contraire, c'est là que j'ai été invitée à creuser le fondement de qui j'étais suite à mes remises en questions face à mes valeurs, mes croyances, mon potentiel. C'est aussi là que j'ai appris à développer ma confiance en moi, en mes capacités. Même si mon estime de soi a été mis à rude épreuve, c'est là que j'ai appris à m'apprécier, à avoir un peu plus d'estime, à m'aimer et à m'accepter.

Cette démarche de recherche fut transformatrice et riche dans la découverte de mon identité dans le sens où peu importe où je suis, je dois être attentive aux valeurs que je porte, à mes besoins. Cet appel à exercer cette démarche psychosociale d'une recherche sur mon développement professionnel et ma construction identitaire donne une partie de la réponse aux questions du « qui suis-je et pourquoi le suis-je », du « où vais-je » ou du « que sais-je » que je ne pourrais répondre que par une quête d'identité plus qu'une quête professionnelle. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette quête identitaire ne s'arrête jamais. À chaque jour, je découvre une partie de moi. J'apprends à accueillir sans juger ce qui se passe. Ma quête passe par un retour aux sources, aux racines, à ma courte vie, au

rappel de mon enfance et de ce qui m'a précédée. Et je reconnais de plus en plus que mon lien avec ma famille, mon enfance est réellement fondateur dans mon identité.

Issue d'une famille traditionnelle nombreuse de 9 enfants dont je suis la cadette, sur une terre agricole et forestière, avec son lot de corvées, le travail était signe de reconnaissance; la vaillance, la persévérance et la patience faisaient partie des atouts à acquérir pour réussir. J'ai gardé ces valeurs fondatrices, inconsciemment, comme des prémisses essentielles. Dans ma famille, on valorisait la réussite, la scolarité, la débrouillardise. Heureusement, tous réussissaient, l'un après l'autre. J'ai connu mes frères comme étant de grands voyageurs qui ont tous réussi professionnellement : propriétaire d'une grosse entreprise australienne, ingénieur, prof de Cégep, contremaître en chantier de construction. Mes sœurs, elles, ont obtenu des postes de fonctionnaires et de restauratrice. Et que dire de mes parents! L'ouvrage n'avait jamais fait peur ni à mon père ni à ma mère. Toujours, ils étaient affairés à quelque chose. Il ne restait que moi, le bébé de cette belle brochette familiale. Que serais-je? Que saurais-je? Où irais-je? Que ferais-je de différent? Mes parents seront-ils fiers de moi? Seront-ils reconnaissants de ce que je serai devenue? Serai-je un jour assez grande pour leur démontrer que je suis capable, moi aussi, de gagner ma vie convenablement, d'être quelqu'un?

Ces questions que j'ai toujours portées sans savoir où elles me mèneraient, étaient le terreau de ma construction identitaire, avec un fond de manque de confiance en moi. Même si j'ai été aimée, la vie me faisait peur, c'était grand et j'avais de la difficulté à me projeter dans l'avenir. Au fil des années, j'ai grandi et appris. S'accrocher; croire, ne pas compter

ses heures, avoir une vision de soi à long terme, récolter le fruit de ses efforts et être fière de soi : voilà ce que j'ai appris, voilà ce que je retiens du modèle familial, influence que j'accorde à mes racines. J'ai cru en des jours meilleurs et j'y crois toujours. « Aujourd'hui est plus beau qu'hier et moins que demain ». Je comprends aujourd'hui que mes questions, comment dire, « existentielles », étaient reliées à ma propre perception de moi, au propre jugement que je m'accorde. J'étais sévère, un peu comme ma mère qui a travaillé d'arrache-pied et d'arrache-cœur pour élever ses 9 enfants et parfois, ceux des autres. Discipline, rigueur, politesse et entraide furent des conditions essentielles pour tenir la maison. Ma mère n'avait pas de temps à perdre car les repas arrivaient vite. Nous devions donc « opérer » et se grouiller. C'est peut-être ce que je retiens le plus aujourd'hui de cette éducation. Personne ne fera le travail à ma place, c'est à moi de bouger.

De plus en plus, je reconnais que j'exige beaucoup de moi et ce, au détriment de mon estime de moi. Je ne suis pas toujours satisfaite des efforts que je fournis. Cependant, sachant que cet inconfort provoqué par cette insatisfaction provient de mon expérience fondatrice me rassure. Cette découverte me déculpabilise du relâchement que j'exerce parfois, de mon lâcher prise ou des choix que je fais. J'exerce un regard de plus en plus ouvert sur ce qui m'entoure à travers l'environnement humain et social « Essentiellement, j'ai changé le regard que je portais sur moi-même ainsi que sur le monde extérieur, les deux étant intrinsèquement reliés » (Condamine, 1997, p. 68). Au fond, je ne dois jamais oublier que je deviens ce que je suis à condition de ne jamais me perdre de vue, à condition d'être consciente de mon existence, d'être consciente de l'existence des autres et « d'être consciente d'être reliée à eux. » (Condamine, 1997, p. 68) Mieux me cerner, mieux me

comprendre, mieux regarder l'autre et reconnaître les différences et ce, consciemment contribue à la formation de mon identité.

Mon rapport à l'autre est formateur dans ma construction identitaire puisque j'ai, en quelque sorte, besoin d'être « groundée » pour sentir le courant qui m'unit aux autres. Ma capacité d'agir et d'intervenir est directement reliée aux contacts avec autrui et j'ai besoin de sentir cette énergie, énergie qui me connecte, qui me tempère et qui caractérise mon engagement dans le milieu.

Ces 3 ans de réflexion, de jets d'encre, de partage sur un tronçon de ma vie, tronçon principalement relié à mon expérience professionnelle comme intervenante en prévention de la toxicomanie, me démontre que mon rapport à soi et mon rapport aux autres sont pour moi indispensables. Je ne peux pas avancer sans interrelations, sans feed-back, sans échanges, et surtout, sans être moi-même. Il m'est nécessaire d'être en contact avec moi, avec l'autre. Il y a là une construction de sens qui s'opère. Reconnaître que j'ai des besoins, c'est aussi reconnaître que j'ai des manques avec lesquels je dois être en contact. Et c'est aussi reconnaître que l'autre peut m'aider à avancer, peut contribuer à répondre à mes besoins et peut aussi m'aimer pour ce que je suis. Inversement, je peux contribuer à répondre aux besoins de l'autre et ainsi, développer un mécanisme d'entraide, de construction, d'évolution, d'émancipation, d'actualisation de soi.

Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de mon travail, je suis la même personne. J'ai les mêmes valeurs, les mêmes croyances et je ne peux pas m'en dissocier. Je ne veux pas être à l'encontre de ce que je suis. Je ne suis donc pas séparée de ma vie professionnelle et

de ma vie personnelle. « Je suis un tout » (Condamin, 1997, p. 67). Ce tout peut dégager ce qui est opprimé par la peur, l'angoisse, l'ennui, l'envie et ce, par différents symptômes ou mécanismes d'adaptation. Ce tout peut aussi laisser de la place à la créativité, la spontanéité nourrissant ainsi la sérénité et la gaieté, qualité que j'admire, que j'essaie de cultiver de plus en plus.

Accorder un sens à ma vie professionnelle a contribué à en accorder aussi à ma vie personnelle. Ce retour dans le passé, à travers mon récit de pratique et autres exercices en lien avec mes souvenirs et l'écriture de mon récit de vie, a favorisé cette prise de contact et a permis d'éclairer un peu plus mes ombres. « Plus en contact avec ce que j'étais, il a été possible d'être plus en contact avec ce que je suis ainsi qu'avec l'agréable sensation d'être en devenir » (Condamin, 1997, p. 69). Je sais aussi que c'est un travail, un exercice, une attention que je devrai entretenir toute ma vie. Nul n'est à l'abri d'épreuves, je m'y inclus. Toutefois, je crois que l'effet que cette démarche a eu sur moi aura été plus qu'une emprunte thérapeutique; elle aura contribué à exercer un regard de plus en plus conscient sur ce qui se passe pour moi, une attention sur ce que mes expériences personnelles et professionnelles exercent dans mon champ de conscience.

*Chaque personne ne devient elle-même
qu'à l'intérieur de cette plus grande machine
qu'est un ensemble d'hommes qui se construisent
les uns les autres, où l'on devient ainsi le uns par les autres.*

Albert Jacquard

4.3 Processus de recherche et formation

Je continue de croire que cette recherche sur mon développement professionnel et ma construction identitaire n'est qu'un prétexte, même à la fin de cette démarche, puisque ce que je découvre à travers ce processus de formation est plus grand que ces quelques pages. Ce que j'ai appris est davantage axé sur la capacité de nommer ce qu'il y a de pur, de vrai dans ma réalité propre sans chercher à convaincre qui que ce soit, mais plutôt, d'être capable d'assez d'humilité pour simplement Être. Retracer des événements, des périodes de ma vie, intenses et marquantes, fut un exercice formateur dans l'apprentissage de ce qui m'habite. Parfois enfoui, oublié ou très précis dans ma mémoire, ces passages mis bout à bout redonnent un sens à mon développement.

Je me permets de dévoiler quelques expériences vécues tout au long de ce processus de formation, expérience reliée au groupe de la maîtrise. Ce groupe, hétérogène, venu de partout au Québec, tous âgés entre la vingtaine et la soixantaine et de toutes les couches sociales, m'a étonné. Tous, sans exception, avaient des questions de fond, pas toujours précises, mais toutes reliées à une expérience humaine, que ce soit le deuil, la maladie, la santé mentale, la parole, le fonctionnement des groupes, l'entraide... et tous cherchaient une voie de passage dans l'expression de ces questions. Outre ce besoin de savoir la façon dont je m'étais construite à travers mon expérience d'intervenante, je voulais vivre le processus de recherche, la démarche méthodologique, de façon sérieuse et rigoureuse, à travers un processus de formation précis, celui de la psychosociologie. Être guidée dans ces questions favorisait pour moi l'émergence des réponses et surtout, la poursuite dans la

quête de sens. J'ai compris que toutes ces questions de fond n'avaient pas beaucoup de lieu d'expression et que rares sont les occasions d'y répondre. Il m'a fallu ce lieu, ces ouvertures, ces résonances entre-nous, ces lieux d'où chacun parle avec leur réalité propre pour comprendre comment il pouvait être difficile pour moi de m'exprimer, d'ouvrir, d'explorer non seulement ma surface mais aussi, mes profondeurs. Ce qui a été le plus formateur est de prendre conscience de toutes ces ombres qui m'habitent, ombres qui cachent la lumière et qui comportent tout son lot de mystères. C'est peut-être une partie de cette ombre que j'ai voulu éclairer, ombre de plus en plus conscientisée qui couvrait une partie de ma vie reliée à mon développement professionnel et identitaire. L'exercice, souvent difficile pour moi, d'ouvrir et d'exprimer reste un élément formateur dans la quête de sens puisque c'est dans cette ouverture que se trouvent les réponses.

Si j'ai associé ma construction identitaire à ma question de recherche, c'est que je ne peux pas m'en dissocier. Comme je l'ai déjà mentionné, je ne suis qu'une! Oser aller au bout de ses questions, c'est un peu être à la conquête de soi pour acquérir une meilleure unification de son être, une meilleure solidité. La culture que je m'inculque m'habilite et m'éduque dans le transfert de ce savoir.

Cette démarche formatrice est directement d'origine personnelle. Je ne suis pas habituée à centrer mon regard que sur moi, encore moins le divulguer. J'ai dû apprivoiser l'expression de me raconter car la peur du jugement me hante, même encore aujourd'hui. Qu'importe! Le chemin que j'ai parcouru pour découvrir un peu plus mon histoire a permis de revaloriser mon expérience tout en mettant en évidence la façon dont mon savoir s'est

forgé et ce, à partir de situations concrètes. Je retiens beaucoup plus ce que j'ai appris de mon expérience de ce que j'ai appris sur les bancs d'école (Dominicé, 2002). Mettre ces apprentissages, ce savoir en évidence devient pour moi une « valeur de référence » (Dominicé, 2002, p. 17).

CONCLUSION

Je suis à l'étape de conclure et quand je dépose le crayon, il me semble que ce n'est pas fini, que je vis encore une mouvance, que d'autres réflexions font place à d'autres éléments formateurs et transformateurs. J'ai indiqué une question de recherche au départ mais elle s'inscrit dans une réflexion beaucoup plus englobante, beaucoup plus consciente.

Principalement, tout le processus réflexif a favorisé une meilleure intégration et reconnaissance de cette extraordinaire expérience de « préventionniste » en matière de consommation de drogues en milieu scolaire. Ce long clin d'œil sur mon expérience et sur mon développement professionnel m'a permis de mettre de la lumière sur mon initiation et mon développement professionnel et sur la continuité de ce déploiement.

Cette démarche m'a permis de réfléchir sur ma pratique et dès le départ, on nous a avisé que ce processus serait transformateur. J'étais loin de me douter à quel point ma perception sur moi-même changerait. D'abord, seulement le fait de conscientiser mon développement professionnel à travers une démarche rigoureuse est en soi transformateur si ce n'est que par l'ouverture et l'expression de ce développement. Cette démarche a eu un effet réparateur sur mon identité puisqu'il a pansé mes blessures, mes déchirures, mes maux, mes angoisses et les choix que j'ai faits tout au long de ces dix années de pratiques. Le simple fait de me regarder scrupuleusement m'initie à l'écoute de mes états, de mes besoins. Je sais aujourd'hui que mes petites voix intérieures me parlent et elles sont le

baromètre de ce que je suis fondamentalement, le reflet de mes valeurs, de mon identité propre. Je suis consciente que ce chemin vers le soi que je découvre est le début d'une longue aventure. Chaque pas que j'emprunte vers mon authenticité me procure de la paix, de la sérénité même si parfois, je vis des bourrasques environnementales. Le fait de me réajuster à ce qui se passe, à me recentrer me ré-énergise et me rend encore plus vivante.

Aujourd'hui, je suis toujours dans le domaine de l'éducation. Cette fois-ci, j'exerce une profession dont j'ai toujours rêvé, celle d'enseigner au collégial en techniques de travail social, rêve que j'ai longtemps caressé et qui devient l'aboutissement de ma réalisation professionnelle en devenir. J'ai la chance d'être entourée d'une équipe de travail exceptionnelle qui m'aide à poursuivre mes apprentissages professionnels. Ce que je découvre dans ce nouveau rôle, c'est mon besoin toujours grandissant non seulement d'être en relation avec l'autre dans ses apprentissages, mais aussi, d'être en contact avec tout le réseau de l'intervention et de découvrir à chaque jour les multitudes facettes de ce métier. Plus ancrée, plus déterminée, plus confiante, je sens une meilleure possession de mes moyens. Je suis convaincue que cette démarche de recherche y est pour quelque chose.

Si je suis rendue là aujourd'hui, c'est en grande partie grâce à ce que j'ai appris tout au long de mon expérience professionnelle et de ma démarche de recherche à la maîtrise. Je garde les bases qui me ressemblent, auxquelles je m'identifie et qui continueront d'être le terreau de ma construction professionnelle et identitaire.

Je considère que cette recherche m'a ouvert les portes dans le monde de l'humanité, monde dans lequel j'ai ma place et dans lequel je me donne le devoir d'habiter. C'est

comme si j'étais devenue grande, entière, avec le droit d'exister. Il n'en demeure pas moins que les questions sont sans fin, entre autres celles qui tournent autour de mes ombres et que je commence à peine à entrevoir. Seulement en être consciente m'effraie un peu moins ou plutôt m'éclaire un peu plus sur ce que je suis. L'étude de ma pratique professionnelle a été plus qu'un moment de réflexion; elle a été l'occasion de rencontres, de dialogues, de découvertes, et plus encore, de voie de passage vers l'expression de mon émancipation professionnelle, voire personnelle.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLEROSE et coll. 2001. Expérience de vie des élèves de niveau secondaire de la Montérégie. Direction de la santé publique, Régie régionale de la santé et des services sociaux de la Montérégie, 95 p.
- BELLEROSE, C.; CADIEUX, É.; RIBERDY, H.; ROCHETTE, M.; STAN, S. et C. MORIN. 2002. Milieu familial et milieu de garde, dans « enquête sociale et de santé auprès des enfants adolescents québécois, 1999 ». Institut de la statistique du Québec, pages 77-107.
- BERTAUX, Daniel. 2001. Les récits de vie. Nathan Université, 128 pages.
- BOURDIEUX, Pierre. 1984. Questions de sociologie. Paris : Éditions de minuit.
- CARRIER, Claude. 1997 L'expérience du rapport à soi lors d'un changement actualisant
Thèse de doctorat, Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, Québec, 328 pages.
- CHAPUT, Monique, GIGUÈRE, Paul-André, et André VIDICAIRE. 1995. Le pouvoir transformateur du récit de vie. L'Harmattan, 203 pages.
- CONDAMIN, Andrée. 1997. Au risque d'être soi. Libre cours, Les éditions septembre, Collection Choisir enr., 102 pages.

- CORMIER, Dollard; BROCHU, Serge; et Jean-Pierre BERGEVIN. 1991. Prévention primaire et secondaire de la toxicomanie. Éditions du Méridien, 251 pages.
- CPLT. 2000. Consommation de substances psychoactives et violence chez les jeunes. 83 pages.
- DESMARAIS, Danielle et Jean-Marc PILON. 1996. Pratiques des histoires de vie, Au carrefour de la formation, de la recherche et de l'intervention. L'Harmattan, 206 pages.
- DOMINICÉ, Pierre. 2002. L'histoire de vie comme processus de formation. L'Harmattan, 256 pages.
- EINSTEIN, A. 1973. Ideas and opinions. New York: Dell Publishing Co., Laurel Edition,.
- GRAIG, Peter Erik, traduit par A. Hamein en 1988. La méthode heuristique : une approche passionnée de la recherche en science humaine. The heart of the teacher a heuristic study of the inner world of theaching, Boston University Graduate school of Education, 1978.
- GUIMOND, Serge. 1994. « Les groupes sociaux », dans Robert J. Vallerand (dir.). Les fondements de la psychologie sociale. Boucherville: Gaëtan Morin Éditeur, p. 655-705.
- HALPERN, Catherine et Jean-Claude RUANO-RORBALAN. 2004. Identité(s). Éditions Sciences Humaines, France, 391 pages.

JOSSO, Christine. 1991. Cheminer vers soi. L'Âge d'Homme, Suisse, 448 pages.

JOUTHE, Ernst. 1994. « Enjeux éthiques de l'utilisation des récits de pratiques dans la formation des intervenants sociaux », dans DESMARAIS et PILON. 1996. Pratiques des histoires de vie, au carrefour de la formation, de la recherche et de l'intervention. L'Harmattan, p. 71-81.

KAUFMANN, Jean-Claude. 2004. L'invention de soi, une théorie de l'identité. Armand Colin, 352 pages.

MILLION-LAJOIE, Marie-Madeleine. 1999. Reconstruire son identité par le récit de vie. L'Harmattan, 158 pages.

Ministère de l'éducation, Direction de l'adaptation scolaire et des services complémentaires. 1998. La prévention des toxicomanies au secondaire, rapport synthèse de l'enquête sur les ressources et les activités consacrées à la prévention de la toxicomanie par les établissements d'enseignement secondaire en 1997-1998, 25 pages.

Ministère de l'éducation, Direction de l'adaptation scolaire et des services complémentaires. 1999. Synthèse des groupes de réflexion sur la prévention de la toxicomanie au secondaire. 31 pages.

MOESSINGER, Pierre. 2000. Le jeu de l'identité. Presses universitaires de France, Paris, 172 pages.

- MOUSTAKAS, C. 1990. Heuristic research :design, methodology, and applications. Newbury Park, California: Sage Publication.
- PAILLÉ, Pierre. 1994. L'analyse par théorisation ancrée. Les cahiers de recherche sociologique, vol. 23, 1994, p. 147-181. ISSN : 0831-1048
- PARÉ, André. 2003. Le journal, instrument d'intégrité personnelle et professionnelle. Les Presses de l'Université Laval.
- PILON, Jean-Marc. 2005. « L'accompagnement d'une recherche praxéologique de type science-action », dans LANDRY et PILON. 2005. Formation des adultes aux cycles supérieurs. Presse de l'Université de Québec, p.69-99.
- PINEAU, Gaston. 1980. Vies des histoires de vie. Université de Montréal, Faculté de l'éducation permanente, 62 pages.
- PINEAU, Gaston et Jean-Louis LE GRAND. 1993. Les histoires de vie. Paris : Presses Universitaires de France, Que sais-je?
- PINEAU, Gaston et Marie-Michèle. 1983. Produire sa vie : autoformation et autobiographie, édition Saint-Martin, 420 pages.
- PROCHASKA, J. O.; DiCLEMENTE, C. C. et J.C. NORCROSS. 1992. In search of how people change: Applications to addictive behaviors. American Psychologist, 47 (9), 1102-1114.

RACINE, Guylaine. 2000. La production de savoirs d'expérience chez les intervenants sociaux. Le rapport entre l'expérience individuelle et collective, Action & savoir, L'Harmattan.

TAP, Pierre. 1979. Identités collectives et changements sociaux. Colloque international, Toulouse, Sciences de l'homme, Privat, 456 pages.

TREMBLAY, R. et A. WENER. 1994. Programme de formation à l'intervention de première ligne. Santé Canada, 238 pages.

VAN DER MAREN, Jean-Marie. 1996. Méthodes de recherche pour l'éducation. 2^e édition, Montréal : PUM; Bruxelles : De Boeck Université.

SITES INTERNET

<http://www.espacetemps.net/document355.html> (texte de Christian Ruby sur Hans-Georg Gadamer, l'herméneutique : description, fondation et éthique, *EspacesTemps.net*, Textuel, 16.10.2002

<http://philo.8m.com/gadampensherm.html> (texte de *Dr.Mohammed Chaouki ZINE*, *L'Universalité de la pensée herméneutique chez Gadamer*

Comité permanent de lutte à la toxicomanie, <http://www.cplt.com/cplt/cplt.l.a.php>

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

D'ANSERGOURG, Thomas. 2001. Cessez d'être gentil soyez vrai! Les éditions de l'homme, 256 pages.

DELORY-MOMBURGER, Christine. 2000. Les histoires de vie, De l'invention de soi au projet de formation. Anthropos, 292 pages.

DESCHESNES, M. 1997. Styles de vie des jeunes en Outaouais. RRSSS, Direction de la santé publique, 150 pages.

HACHÉ, Danielle. 1995. Les pratiques de prévention des toxicomanies en milieu scolaire et les représentations sociales afférentes à l'usage des drogues et d'alcool et aux toxicomanies. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski, 73 pages.

HUMPHREYS, Christmas. 1977. Concentration et méditation. Éditions Dangles, France, 195 pages.

JOUTHE et DESMARAIS, 1993. Un projet intercompréhensif de théorisation des pratiques sociales. Nouvelles pratiques sociales, V (1), p.131-141

LAINÉ, Alex. 1998. Faire de sa vie une histoire, Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation. Desclée De Brouwer, 278 pages.

PEACOCK, Fletcher. 1999. Arrosez les fleurs, pas les mauvaises herbes. Les éditions de l'homme, 156 pages.

ST-ARNAUD, Yves. 1995. L'interaction professionnelle, Intervenir. Les Presses de l'Université de Montréal, 223 pages.

Santé et services sociaux. 2001. Pour une approche pragmatique de prévention en toxicomanie, Orientations, axes d'intervention actions. 60 pages.

VALLERAND, Robert J. 1994. Les fondements de la psychologie sociale. Gaëtan Morin éditeur, 888 pages.